

CHERYLINA A. NASH ET LOU JAZZ

UN JOUR
de plus



HOMOROMANCE ÉDITIONS

CHAPITRE 1

Kate Reding

— Je ne l’imaginai pas comme ça.

— Précise ta pensée ?

— Je la voyais plus grande.

— Tout le monde n’habite pas la Zone la plus protégée du pays !

Cynthia me taquine, mais elle a raison. J’ai cette chance. L’endroit où je vis est trois fois plus étendu que celui de ma cousine. Mon père continue de diriger le pays malgré le chaos qui règne depuis onze ans maintenant. Mon oncle ainsi que les ministres sont répartis dans différents points stratégiques du pays, principalement près des fleuves. En vérité, je crois que c’est loin d’être un choix. Les transferts sont dangereux et coûteux. Nous regrouper tous dans une même structure est bien trop compliqué à organiser.

— Allez, viens, pour ces premières vacances, j’ai décidé de te faire visiter les meilleurs endroits de la ville. Tu ne seras pas déçue !

Aucune chance que je le sois, même si la ville n’est constituée que du périmètre de l’ancien Saint Louis. Le cœur de la Cité s’est formé à partir de l’hôpital des marines. C’était un camp de repli de l’armée il y a quelques années. Aujourd’hui, c’est là qu’habite Cynthia et sa famille. Le secteur sécurisé s’étend du Mississippi de l’ouest jusqu’au sud, de l’avenue Jefferson en direction du nord et enfin jusqu’au Lyon Park vers l’est.

Bras dessus, bras dessous, elle m’emmène dans une boutique de restauration rapide. Le *Docker’s* est situé dans la Zepp Streets, à deux rues de chez ma cousine. La façade est peinte dans un jaune sali par le temps. Deux vitres impeccables laissent entrevoir l’intérieur. Des tables sont installées plus loin sur le trottoir. Une ambiance un peu vieillotte pèse dans l’atmosphère lorsque nous entrons. Je ne m’en plains pas. C’est différent de chez moi, où tout est toujours parfait parce que j’habite avec la haute société du pays. Pour avoir passé dix ans dans la même petite ville, j’avoue

que voir autre chose me fait vraiment plaisir. Je ne découvrirais peut-être jamais le monde, mais j'ai la chance d'avoir pu changer de Zone pour un court séjour grâce à mon père. C'est exactement ce que je voulais pour fêter ma majorité. Je pensais qu'il n'accepterait jamais. Il n'aime déjà pas me savoir en périphérie à Chicago, alors ici à Saint Louis, n'en parlons pas.

— Monsieur Kalyvati vend les meilleurs sandwiches. Heureusement que t'es là et que j'ai un alibi pour apprécier cette malbouffe. J'en peux plus des repas ultras équilibrés de ma mère.

Une plaque métallique des « Cardinals » est exposée dans la salle. Un oiseau rouge siège sur une batte de base-ball. Tout en l'observant, je lui réponds.

— Ne sois pas si mauvaise, elle est bonne cuisinière.

— Ça fait seulement trois jours que tu manges ce qu'elle prépare. On en reparlera dans une semaine, quand tu auras goûté trois fois les mêmes plats.

Des ouvriers me regardent rapidement et me saluent. Les étrangers se font vite remarquer dans cette petite communauté. Étant donné que je suis avec Cynthia, qui n'est vraiment pas discrète sur mon identité, je suis démasquée. Nous nous installons à table. Du bois sombre, sur lequel des traces rondes sont incrustées à foison, accueille nos sacs à main ainsi que nos verres. Nous trinquons à la chance qui nous est offerte de nous voir. Il y a au moins cinq ans que je n'ai pas vu Cynthia, et encore, c'était sur une photo. Des souvenirs de notre enfance, je ne connais que les histoires que mes proches m'ont contées.

Grâce à notre héritage familial, nous avons presque les mêmes yeux, bleus. Pour le reste, nous sommes vraiment très différentes. À commencer par ses cheveux courts, lisses et marron foncé. Les miens sont blonds et bouclés. Je les préfère longs. J'ai vingt et un ans, deux ans de plus qu'elle. Son père est plus jeune que le mien du même nombre d'années. Je me rappelle encore des superbes tablées dont nous profitons tous ensemble à Washington, les samedis après-midi. Caroline, la mère de ma cousine, est d'environ sa taille : un mètre soixante. C'est une belle femme, très gentille, et qui prend son rôle d'épouse et de mère très à cœur.

L'émetteur de Cynthia retentit alors qu'elle allait se faire un plaisir de mordre dans son sandwich. L'appareil ressemble à une montre et est attaché à son poignet gauche, tout comme le mien. Il envoie un signal GPS indiquant nos positions à ceux qui y accèdent. Autrement dit, nos parents. De courtes conférences téléphoniques sont possibles, mais l'autonomie est meilleure lorsqu'on ne l'utilise pas. Elle me regarde, son visage se décompose.

— Ils ne peuvent pas me laisser tranquille, pour une fois ? Je ne risque quand même pas de me perdre dans cette immense ville, ironise-t-elle.

— Renvoie ta position.

— J'aimerais me sentir libre, une seule journée. Tu vois ?

— Je comprends, mais...

Elle ignore l'appel et répond à celui de son ventre lorsque mon propre émetteur se met à vibrer. J'ai horreur de ce son. Par automatisme, j'envoie nos coordonnées à Caroline qui est enregistrée dans mon répertoire. Ainsi, elle sait où l'on se trouve.

— Désolée, me lance-t-elle. C'était prévisible. Ils sont encore plus inquiets depuis que tu es là.

— Pourquoi ça ?

— La semaine passée, on a été attaqués. Un petit incident de rien du tout, hein.

Je mange à mon tour tout en repensant à la dernière Zone prise d'assaut par des anarchistes. Je n'en sais pas grand-chose, malheureusement. Mon père ne veut pas que je découvre le monde extérieur. Je crois qu'il aimerait que je sois restée l'enfant qu'il pense toujours côtoyer. En une année, on a perdu deux Cités. Je n' imagine pas une seule seconde comment je ferais pour vivre, survivre même, en dehors de ces murs.

— Quel monde de merde, reprend Cynthia, la bouche pleine.

— Tu ne devrais pas te plaindre.

— Hé, ce n'est pas parce que dehors c'est compliqué que je devrais m'estimer heureuse de vivre en cage. Allez, ne me fâche pas, j'ai encore quelques surprises pour toi et tu ne voudrais pas les manquer !

Les Zones ont été créées et sont protégées par l'armée depuis l'instauration de la loi martiale. Nos avis divergent sur l'opinion que l'on a de ce monde. Elle a raison. On ne devrait pas aborder ce sujet. Nous finissons le repas avant de sortir dans l'avenue. Sans vraiment prendre de direction, nous avançons à petits pas en discutant.

Cynthia est une bonne vivante, qui aime avoir ce dont elle a envie et qui se permet des libertés grâce au statut de son père. Elle enfreint facilement les règles et pourrait se mettre en danger pour arriver à ses fins. Si nos parents venaient à lire les lettres qu'elle a pu m'envoyer, je pense qu'ils seraient surpris de savoir le nombre de règles qu'on peut enfreindre en une journée.

Une heure plus tard, nous sommes à nouveau dans les rues de la ville. Sous le soleil, j'observe avec attention ce qui m'entoure. Quelques immeubles se disputent le sommet. Ils sont habités et sur leurs façades sont inscrites des indications militaires. Une large flèche rouge désigne le chemin pour la zone d'évacuation en cas de danger. L'administration ainsi que le centre de secours sont signalés par une autre flèche, verte. C'est très rudimentaire. À Chicago, nous avons fait faire de nouveaux panneaux de balisage. J'habite plus au nord, dans une division de l'ancienne ville. De gros remaniements ont eu lieu : pour commencer, contrairement à Saint-Louis, nous comptons des quartiers dont les allées et venues sont contrôlées. Il y a deux périphéries distinctes, et chacune d'entre elles est surveillée de près. Parfois même elles sont complètement indépendantes, comme ç'a été le cas lors de la suspicion d'infection. Des accès spécifiques, et réservés à l'armée, servent à assurer la sécurité face à la pandémie. Heureusement, mon père avance qu'aujourd'hui les nids épidémiques sont moindres et qu'il y a peu de chances pour que notre société s'écroule à nouveau.

Quand je pense au stress dans lequel m'a mise ce long voyage ! J'ai parcouru plus de quatre cents kilomètres dans des véhicules blindés. C'était sombre et puant le soldat en manque d'hygiène. Les marins ont tout de

même plus de savoir-vivre et d'élégance. À cette idée, je me maudis d'avoir pensé à mon ancien petit-ami. Je suis stupide d'être si simple d'esprit. Comment puis-je encore avoir ce genre d'opinion stéréotypée après ma rencontre avec le soldat Cross ? Je m'étais promis de ne plus jamais penser à lui, de près ou de loin. D'ailleurs, je suis ici pour profiter de ce voyage et rien que de ce voyage.

Ma cousine n'est pas vraiment comme je me l'imaginai à travers ses courriers. Oh, je ne suis pas déçue, non. Je réalise seulement qu'il nous faudra encore du temps pour apprendre à nous connaître, quand bien même cela fait des années que nous discutons ensemble. Nos émetteurs retentissent simultanément cette fois. Cynthia, exaspérée, lance un appel pour entrer en communication avec sa mère.

— Maman, s'il te plaît, arrête de...

— Vous restez où vous êtes ! La garde de ton père est en route, ma chérie. Il y a un problème du côté du Lyon Park. Tu es toujours avec ta cousine ?

— Oui, Tatie, dis-je.

— Restez bien ensemble et soyez prudentes. Ils ne vont plus tarder.

— D'accord.

Cynthia raccroche. Nous nous regardons, et je ne peux lui cacher mon inquiétude. Cynthia ne semble pas plus alertée par cette dernière nouvelle. Elle a simplement l'air agacée que son après-midi se voie perturbée. Quant à moi, mon sang se glace. Une sirène retentit et l'écho s'éloigne. Il est partout et nulle part à la fois. J'ai peur. Déjà, de nombreuses personnes apparaissent dans la rue. Valise à la main, ils s'en vont au pas de course en suivant les flèches d'évacuation.

— Tout va bien se passer, ils font toujours toute une histoire pour un petit rien, me confie Cynthia.

La panique pourrait me pousser à lui dire que son père n'est pas un magicien ni un super héros et qu'il faut peut-être qu'elle réagisse. Je n'en fais rien. Si elle se mettait à angoisser à son tour, ce serait encore pire. Soudain, après ses dernières paroles, un bruit assourdissant nous fait rentrer

la tête dans nos épaules. Cynthia oriente son regard en direction du parc. J'imité son mouvement. Un nuage de fumée noire et blanche s'élève vers le ciel.

— Elles sont là, entend-on clairement lorsqu'un véhicule s'arrête derrière nous.

Un homme en treillis m'approche tandis qu'un autre est déjà à hauteur de ma cousine. Ils nous attirent dans la voiture alors que nos regards sont toujours posés au loin, comme hypnotisés et incapables de croire ce qu'il se passe.

— Nous les avons trouvées, Monsieur. Nous nous rendons au point d'extraction.

— ...

— Trois minutes.

Le véhicule se met déjà en route à toute allure. Je m'enfonce dans mon siège. Dans la rue, certains s'abritent dans les immeubles, d'autres courent dans tous les sens. Certains même sont figés sur place, abasourdis par le spectacle qui se joue devant nous. Les portes et fenêtres des bâtiments sont fermées, les rideaux baissés les uns après les autres comme une chaîne de dominos qui s'écroulent.

Mon estomac se serre jusqu'à ce que j'aperçoive l'hôpital des marines, la résidence de mon oncle. L'agitation est à son comble. De nombreux soldats sont en position, armes en mains. D'autres arrivent et ne sont même pas encore en tenue qu'ils brandissent déjà leurs revolvers. Nous sommes escortées au cœur d'un groupe de militaires entraînés. Sans perdre une seconde, nous nous dirigeons vers le toit. Le tout se passe très rapidement. Je ne parviens pas à réfléchir clairement. Tout ce que j'entends ce sont les interférences et les messages radio qui crépitent à tout va.

Un hélicoptère, dont les rotors tournent déjà, est prêt à décoller. À son bord, mon oncle et ma tante nous attendent. Je m'installe à côté de Cynthia, serrant sa main toujours plus fortement lorsque l'appareil commence à quitter le sol.

— Qu'est-ce qu'il se passe, papa ?

Le visage de mon oncle me rappelle celui de mon propre père. À cet instant, il est grave. Ses lèvres sont pincées, son regard posé sur les pilotes. Ma tante place une main sur la sienne tandis qu'il passe un appareil à son oreille sans nous répondre. Il inspire profondément lorsque son interlocuteur est en ligne. Ce n'est autre que mon père, qui tient son rôle de Président. Mon oncle prend la parole avec un ton grave.

— Ici James, nous avons un problème.

— ...

— En sécurité, nous sommes en route pour Chicago.

— ...

— Des centaines de personnes sont toujours sur place. L'extraction a commencé, mais, John, ils ont attaqué la Zone à l'aide d'explosifs, cette fois. Je crains que nous devions considérer une nouvelle perte d'ici ce soir.

— ...

Voilà que nous avons les réponses à nos questions. Je jette un dernier regard à la ville que nous quittons. Au loin, une marée humaine déferle à travers la plaine du parc et entre dans la Cité. Des coups de feu retentissent, et nous les entendons encore à mesure que nous nous éloignons. C'est aussi la première fois que je vois l'extérieur des Zones depuis un point de vue élevé. Tout à l'air calme, trop calme peut-être ?

Les pilotes activent des interrupteurs à plusieurs reprises. Ils commencent à s'agiter, et diverses secousses remuent l'appareil.

— Que se passe-t-il ?

— Nous perdons de l'altitude.

Les pales des hélices se font plus discrètes. Je sens la main de ma cousine serrer la mienne à son tour. J'ai un haut-le-cœur. Je ne veux pas mourir ! L'angoisse m'immobilise. Je me tiens aux poignées les plus proches. Mon oncle pose une paume sur chacune de nos têtes pour nous mettre en

position sécuritaire.

— Accrochez-vous, nous allons tenter d'atterrir ! lance un pilote.

Tenter ? Non, il faut atterrir tout court ! Du coin de l'œil, je capte le regard terrifié de Cynthia. Tout va très vite, mais j'ai l'impression que la descente dure une éternité. Je n'arrête pas de me répéter que je ne veux pas mourir. L'impact me secoue, je ne sais plus si ma tête est en haut ou en bas. L'extérieur devient vague, je n'arrive plus à savoir dans quel sens je suis. Dans mes oreilles, un bruit sourd et déstabilisant m'oblige à fermer les yeux.

CHAPITRE 2

Ivy Walker

Oh non ! Putain les mecs ! Putain ! Vous ne pouviez pas faire votre coup d'éclat dans une semaine ? Non ! Accroupie à l'angle d'une rue, j'observe le gros bordel qu'il y a à proximité : des cadavres déchiquetés, des personnes à l'agonie hurlant de douleur. Tout ça pour une foutue cage dorée. N'importe quoi !

L'odeur de la chair brûlée et du sang flotte tout autour de moi. Il y a de la fumée partout, on n'y voit pas à trois mètres. C'est ma chance. Je me presse plus fortement contre le mur quand j'entends clairement des bruits de pas venir dans ma direction.

— Recherchez les survivants et tuez les gouvernementalistes que vous trouverez. Ces chiens ne méritent rien d'autre. La ville sera bientôt à nous. Les soldats ont presque tous fui, dit un homme pas loin.

Merde ! Merde ! Je ne peux pas rester ici. Je tourne la tête à l'opposé de la grand-rue vers la ruelle à l'ombre. C'est ma seule chance. Il faut que je bouge avant qu'ils ne me trouvent. Je respire profondément et me déplace silencieusement. Je suis sur le qui-vive. Vu ma tenue, si je rencontre des soldats, ils me prendront pour une « anarchiste » et si je rencontre les anarchistes, ils me prendront pour un soldat ou un gouvernementaliste, au mieux.

Je fais attention où je mets les pieds. Le souffle de la déflagration a fait éclater presque toutes les fenêtres dans un rayon d'un pâté de maisons. Je longe le mur pour plus de sécurité. Mes oreilles bourdonnent à cause de l'explosion. À une minute près, j'aurais fini en bouillie ou carbonisée. Survivre au-dehors pour finir simplement par crever à l'intérieur, quelle ironie !

Je m'approche d'une porte de secours du bâtiment qui m'abrite. Peut-être que faire un tour dans la Zone sera moins dangereux qu'être exposée de l'autre côté. Il faut que je me casse de cette ville, ça sent le roussi. Il me

suffit d'atteindre les anciennes lignes de chemin de fer. Je les suis jusqu'au pont ou alors je file tout droit vers le fleuve et je fais trempette.

Bon, je pense que le pont, c'est juste hors de question. Je vais aller nager avec les poissons. Avec de la chance, je pourrais même squatter une vieille cave cette nuit ou un garage. Allez, bouge-toi maintenant. Je néglige la porte pour continuer mon chemin plus directement vers le fleuve. D'un coup, celle-ci s'ouvre et un homme en uniforme en sort. Nous restons pendant quelques secondes sans rien faire. Il me regarde droit dans les yeux et au moment où il va parler, je me jette sur lui. Je saisis mon couteau et le lui enfonce droit dans le cœur avant que nos corps atterrisent sur le sol. Je laisse ma main sur sa bouche pour contenir les bruits qu'il produit involontairement. Il est en train de s'étouffer avec son propre sang. Je suis allongée sur lui et je vois dans ses yeux la vie le quitter progressivement. Mon cœur bat rapidement dans ma poitrine. Je me permets de souffler quand je suis sûre que tout est réglé. Je roule sur le côté et me mets sur le dos. Putain, c'en était moins une. Je me reprends et m'accroupis. Je fouille méthodiquement l'homme. Je m'empare de tout ce qu'il possède : ses munitions, ses armes, son couteau.

Mon regard est soudain attiré par quelque chose qui brille autour de son cou. Mes yeux se posent sur l'objet. Je peux y lire : lieutenant Gonzales Pietro F. *Désolée, mon gars. C'était toi ou moi, et je préfère largement que ce soit toi.* Je me relève et fixe les environs. Avec un sourire de satisfaction, je pars vers une grosse benne et l'ouvre sans faire de bruit.

Je reviens jusqu'à Pietro et le soulève. Rapidement, j'abandonne son corps sans vie dans la poubelle et referme le couvercle. Je continue ma lente progression vers le cours d'eau. Dès que j'entends un son, je m'arrête et attends, puis je repars.

Il ne me faut pas loin de deux heures pour parcourir la maigre distance qui me sépare du fleuve, mais c'est le prix à payer pour passer inaperçue. Surtout que j'ai dû faire de nombreux détours à cause des poches de soldats qui résistaient encore et des anarchistes. Sans parler des survivants de l'attaque, qui essayaient tant bien que mal de fuir au poste de frontière de la Zone. J'ai réussi à trouver une brèche dans la barricade pas très loin de la

zone d'explosion. Sans doute que d'autres personnes ont pu, elles aussi, s'échapper.

Sur les bords du fleuve, les échos de la ville ne sont plus que des parasites sonores lointains. Je prends le temps d'observer l'eau. La couleur ne donne pas vraiment envie d'y faire un tour, mais je n'ai pas vraiment le choix. Je secoue la tête et finalement, j'enlève mon sac à dos. Je le pose à terre et me déshabille.

Journée de merde ! Si on m'avait dit ça ce matin... Super ! Je me retrouve avec un objet débile, commandé par un client qui ne pourra plus me payer ! Crétins de riches ! Ont-ils vraiment besoin d'un album de musique ou d'une bouteille de champagne ? Ils agissent comme si les autres personnes n'étaient que de potentiels esclaves à leur service ! Bordel ! Et pourquoi je fais ça moi déjà ? Ah, ouais ! C'est vrai ! Parce que c'était soit ça, soit être un gentil toutou du gouvernement à faire le garde-chiourme pour gosse de riche où je ne sais pas quoi d'autre encore. Franchement, après dix années de bons et loyaux services au sein de l'armée dans une unité d'élite, je m'attendais à avoir accès à des avantages. J'aurais pu avoir une jolie maison dans une quelconque zone de quarantaine à profiter de ma retraite. Mais non ! Les riches, ils ont toujours besoin de plus, alors même si j'ai fait mon temps, je dois continuer de payer pour rester en sécurité. Comment appellent-ils ça déjà ? Ah oui ! Le Système de Service civil, le SSC. De la connerie en barre, oui ! Alors, ouais, être une livreuse ce n'est pas aussi prestigieux, mais au moins je choisis mes missions. Je ne reçois plus d'ordre de connards prétentieux qui ne connaissent absolument rien à l'extérieur de la Zone.

Je fourre mes affaires dans mon sac à dos étanche et hermétique, et le passe sur mes épaules. C'est parti pour une petite baignade. Avec précaution, je m'avance vers la rivière. Dès que mon pied entre en contact avec l'eau froide, je me retiens de râler à voix haute. *Merde !*

Je me force à aller de l'avant, cette eau boueuse est glacée. Le courant me déporte légèrement vers la droite, mais ce n'est pas très grave. Vu qu'il me déplace hors des zones de combats, je ne vais pas m'en plaindre. Après quelques minutes, je suis presque de l'autre côté du fleuve. J'ai froid et je

claque des dents, mais je ne peux pas prendre le temps de faire du feu si près de la rive.

Avec empressement, je me rhabille et je pourrais presque soupirer d'aise en ressentant la chaleur et la douceur de mon uniforme. Je m'accorde quelques secondes pour observer mon nouvel environnement. Il n'y a rien devant moi à part de nombreux arbres. Si je me souviens bien, il n'y a rien d'autre sur à peut-être huit cents mètres. Puis, il y a une Zone résidentielle. Finalement, peut-être que je vais me passer de la compagnie humaine. Je ne sais pas qui je vais rencontrer si près du lieu d'attaque. Et qui que ce soit de toute façon, je n'ai pas envie de m'y confronter. Je continue d'avancer, légèrement plus détendue, mais toujours sur mes gardes.

Bientôt, j'aperçois les premiers signes d'habitations humaines. Il n'y a aucun bruit. Soit les habitants d'ici sont ceux qui ont attaqué Saint-Louis, soit c'est une Zone contaminée. Dans les deux cas, je n'ai pas envie de m'éterniser ici pour le savoir. Peut-être que j'aurais de la chance et que je vais trouver une voiture abandonnée avec de l'essence et une batterie neuve. *Ouais, tu peux toujours rêver, Ivy ! C'est beau l'espoir.* Silencieusement, je m'avance vers les maisons devant moi. Le plus inquiétant n'étant pas que je ne vois personne, mais plutôt que je n'entende même pas les bruits de la nature. C'est comme si on avait appuyé sur le bouton pause, et que tout était resté figé dans le temps.

Je n'aime pas ça. Surtout pour une Zone résidentielle si proche d'une quarantaine. Si ce secteur était sûr, il aurait été pillé de fond en comble ou il serait habité. Les poils se hérissent sur ma nuque. Soudain, j'entends le bruit d'un moteur. J'ai juste le temps de me cacher derrière un talus que j'aperçois un véhicule militaire débouler à toute allure. Je sens l'adrénaline couler dans mes veines. J'observe le Humvee en silence. Il ralentit, puis s'immobilise totalement. Je vois les deux portières avant s'ouvrir rapidement.

— Oh ! Merde ! C'était moins une, Tom !

— Tu l'as dit ! Heureusement qu'on était de garde au stock ! On n'aurait jamais pu s'en sortir sinon.

Apparemment, les deux hommes devant moi sont deux nouveaux déserteurs. Ils ne sont pas gradés, juste de simples soldats de rang.

— Tu es sûr que cette Zone est calme ? J'ai entendu dire que c'était une ville fantôme, dit l'un des deux.

— Arrête tes conneries, Paul !

Il contourne rapidement le 4x4 et s'avance vers le porche d'une maison.

— J'ai caché des armes ici. J'ai écouté les rumeurs.

Le dénommé Tom se retourne vers son pote Paul.

— Je n'ai pas signé pour crever ! Je voulais protéger ma famille ! Être soldat était le seul moyen d'avoir un logement sécurisé, mais je n'ai pas vu mes gosses depuis six mois ! Merde !

L'homme le plus jeune s'avance vers Tom en hochant la tête. Il pose une main sur son épaule.

— Je sais Tom, je sais. On va les retrouver. On aura qu'à dire qu'on n'a pas eu le choix et... on trouvera... on va rejoindre ta famille. Je te le promets, dit-il sincèrement.

Je ne bouge pas d'un millimètre et j'observe la scène se dérouler à quelques mètres de moi.

— Allez, on charge le Humvee et on se casse, dit le plus vieux.

L'homme qui vient de parler, se retourne vers la porte et l'ouvre sans hésitation. Ils entrent dans la maison sans un regard en arrière. *OK ! C'est ma chance !* Finalement, je vais l'avoir, cette voiture miraculeuse.

Rapidement, je sors du talus et cours jusqu'au côté conducteur encore ouvert. Mon cœur bat fortement dans ma poitrine. Je jette furtivement un œil vers la porte de la maison qui s'est légèrement refermée. Je monte à bord et souris en coin en voyant les clés sur le système antivol. Après un dernier regard vers la bâtisse, je mets rapidement le contact et passe la première. Soudain, les deux hommes sortent en trombe de la maison et me hurlent de revenir. Je n'en fais rien et roule pour quitter la ville. *Oh putain,*

j'ai réussi ! Je ris sans pouvoir m'arrêter. Je suis trop forte.

CHAPITRE 3

Kate Reding

Mes rêves sont si intenses et saisissants que j'ai du mal à m'en extirper. J'y suis incroyablement bien. Je me sens baignée par une douce chaleur réconfortante. Tout est paisible à présent. Plus de cris, plus de regards inquiets, plus de bruits du tout... Je flotte dans un vaste espace blanchi, mais pas aveuglant. Bientôt, je pose les pieds à terre.

Je me réveille tant bien que mal, aidée par un voile frais qui me refroidit le visage. Petit à petit, la conscience gagne mon corps et la panique m'envahit. Je réalise que je ne suis pas chez moi. Mon côté gauche est endolori tandis que le droit flotte négligemment dans l'appareil renversé. Mes gestes sont désordonnés. Je ne sens même pas la moitié de mon corps remuer. Lorsque j'essaie d'appeler à l'aide, ma voix se meurt. Mon palais est sec, ma gorge est envahie par la poussière.

- Kate... Tu es vivante, murmure Cynthia.
- Tu n'as rien ? dis-je en tentant de la regarder.
- Je suis coincée par la ceinture.

Sa voix se brise dans un sanglot. Il faut que je me concentre pour que ma vision cesse d'être floue. J'ai vraiment peur, mais je ne peux pas rester là. Encore pire, je ne peux pas laisser Cynthia ici, face à ses parents dont je ne perçois aucun signe de vie. Je lui demande sans attendre :

- Est-ce que tu peux me détacher ? Je ne sens plus mes doigts.
- Mais tu vas tomber, Kate.
- On n'a pas le choix.

Avec appréhension et espoir, elle tend la main et me libère. Je m'écrase lamentablement entre l'extérieur de l'hélicoptère et les pieds des miens. Je ferme les yeux sous la douleur et le dégoût que provoque en moi l'idée d'un contact avec un mort. Tous mes sentiments s'entrechoquent. Je suis à la fois

triste, inquiète, paniquée et surtout perdue. Je ne sais absolument pas quoi faire.

— Kate ?

Le sang retrouve une circulation appropriée dans mon corps. Petit à petit, mes doigts se remettent en mouvement, puis mon pied. Je ressens un profond soulagement lorsque j'arrive à gigoter quelque peu. J'ai mal partout, comme si des centaines d'épines étaient enfoncées dans mes muscles. Une vague de chaleur parcourt ma jambe gauche jusqu'à mon épaule. Je retrouve le regard bleu cerné de rouge de Cynthia. Elle a pleuré. J'imagine que moi aussi j'aurai versé des larmes si j'avais pensé que tout le monde autour de moi était mort. Je m'impose dans son champ de vision.

— Sortons de cet engin de malheur, lui dis-je doucement.

Déboussolées, nous retrouvons l'air frais du jour qui nous quitte. Il ne manquait plus que ça, voilà la nuit. Qu'est-ce que nous allons faire ?

— Tu n'as rien ? Laisse-moi te regarder.

Je pose lentement mes mains sur ses épaules, parcours ses bras des yeux, puis son dos et ses jambes. Aucune trace de sang sur ses habits. J'en suis soulagée pour l'espace d'une seconde, mais je ne veux pas passer la nuit ici ! Je l'interpelle aussitôt :

— Dis-moi que tu as utilisé ton émetteur ?

— Bien sûr, mais je n'ai pas de feed-back. Je crois qu'il est cassé.

— Ce n'est pas vrai !

Je commence à faire quelques pas en activant le mien, encore et encore. Les appels ne passent pas, mais la lumière de l'écran fonctionne. J'ai un infime espoir que cela puisse marcher jusqu'à ce que je me rende compte qu'on est peut-être trop loin d'une borne d'émission.

— Kate...

Ses lèvres tremblantes formulent une demande dans un murmure.

— Est-ce que tu peux aller voir s'ils sont... s'ils sont...

Mon regard se pose sur l'hélicoptère détruit. Les pales sont endommagées, la carrosserie enfoncée et, de la cabine de pilotage, on n'aperçoit que de la taule froissée. Par quel miracle avons-nous survécu ? Je me sens incapable d'y retourner. Comment puis-je le faire ?

— S'il te plaît, ils sont peut-être vivants.

L'adrénaline me saisit. Je cesse de réfléchir et m'y dirige, non sans appréhension. Sur la pointe des pieds, je retrouve l'habitacle et les corps inertes de mon oncle et ma tante. Tout est calme. L'empathie que j'éprouve à l'égard de Cynthia m'envahit encore plus lorsque je vois mon père dans cet homme étendu là. J'approche une main tremblante de son visage, puis de son cou. L'émotion est telle que je ne saurais dire si je perçois un quelconque pouls. Sa peau est froide, j'en ai des frissons. La tension est terrible et mon regret immense lorsque je fais le même constat sur ma tante. Dans un soupçon de lucidité, je saisis l'arme apparente de mon oncle à sa taille. C'est un Sig Sauer, parfaitement propre et totalement mat. Je le cache dans mon dos et tente une nouvelle fois de m'assurer qu'ils ne sont pas en vie.

Lorsque je quitte la carcasse de l'hélicoptère, mes jambes sont flageolantes. Mon estomac ne fait qu'un tour, et j'ai à peine le temps de m'accroupir pour vomir. Cynthia n'a pas besoin que je le lui dise quoi que ce soit pour comprendre. Elle s'approche de moi tandis que je me relève pour la prendre dans mes bras. Elle s'effondre.

— Je suis désolée, dis-je doucement.

Nous nous attardons ainsi un long moment durant lequel la nuit s'installe avant que ma voix ne brise le silence.

— Il ne faut pas rester ici.

— Où est-ce qu'on va aller ?

— Je ne sais pas, mais il faut nous mettre à l'abri. Demain nous tenterons d'émettre à nouveau.

— On ne peut pas partir !

— Il le faut. Un engin pareil, ça ne passe pas inaperçu, et nous non plus si on reste ici. Mon père viendra nous chercher très bientôt. Trouvons un abri pas trop loin.

Cynthia est figée sur place. Son visage est bouffi et son cœur se serre une nouvelle fois lorsqu'elle examine l'hélicoptère. J'insiste en la prenant par le bras.

— On ne peut plus rien faire. Nous devons nous mettre en sécurité.

— Et par où c'est Chicago ? Non, mais regarde autour de toi, Kate ! Il n'y a que des arbres ici. Il fait nuit, nous n'avons pas d'abri, encore moins à manger, et on ne sait même pas se défendre. Cette fois, c'est sûr, on va mourir !

— Arrête de crier ! lui dis-je en la secouant.

Je sors de ma poche le GPS que mon père m'oblige à porter depuis que je suis gamine.

— Tu vois ce truc ?

Le regard de Cynthia se pose sur l'appareil qui tient dans ma main. En se concentrant, elle semble retrouver un peu d'esprit. Je ne peux pas la blâmer de réagir ainsi, car je serais sans doute dans le même état si elle n'était pas là.

— Ça fonctionne avec la lumière du soleil et ça va nous donner la direction pour la Zone de Chicago. Maintenant, on cherche un abri et demain, quand nous y verrons quelque chose, nous irons dans cette direction.

Elle hoche la tête, et nous nous engageons à petits pas vers la forêt. Le moindre craquement de branche ou bruissement de feuille nous fait sursauter. Je sens bien l'arme posée à ma ceinture, et c'est là tout ce qui me rassure. Tant que je ne me rappelle pas que je ne sais pas m'en servir.

Tout en silence, nous avançons, mais je ne vois rien qui nous permettrait d'être à l'abri, et à l'abri de quoi au juste ? Cette forêt peut être le refuge

d'anarchistes, ou bien d'animaux sauvages, peut-être même pire. Je frissonne à la pensée qu'un humain infecté puisse croiser notre chemin. Et si l'on tombait malade ? Pire ! Nous sommes deux femmes, perdues en pleine nature ! En plus, avec nos vêtements bien soignés, nous ne passerons pas inaperçues.

— On dirait un pont, là-bas, murmure Cynthia.

Dormir sous un pont ? Est-ce une bonne idée ? A-t-on d'autres possibilités ?

— D'accord. On y va sans faire de bruit.

Nous ne nous quittons pas d'une semelle. Je tiens sa main à ma gauche et nous guide jusqu'à cet endroit. Ensemble, nous choisissons le coin le moins humide pour nous reposer. C'est dégoûtant. Il y a de la mousse au sol, trop de cailloux pour s'installer correctement et il fait froid. Blotties l'une contre l'autre, nous patientons. Les bruits environnants sont des plus effrayants. Je tente à nouveau d'émettre un signal avec mon communicateur, mais une nouvelle fois, seule la lumière de l'écran apparaît. Le reflet de cette mince lueur nous procure un peu de chaleur. La nuit va être interminable.

— Il va bientôt faire jour ? me demande Cynthia encore une fois.

Je n'ai aucune idée du temps qui est passé et je me sens vraiment fatiguée. Tout mon corps me fait mal. Il nous est impossible de fermer l'œil. Chaque son nous fait sursauter, et quand ce n'est pas ça, c'est parce que Cynthia n'arrête pas de bouger. Je lui réponds :

— Il est seulement minuit.

— Le temps a décidé de s'arrêter ?

— Calme-toi, il n'y a rien à faire, dis-je doucement.

Quand le ciel commence enfin à s'éclaircir, un nouvel espoir nous habite. J'allume le GPS tout en sachant qu'il faudra économiser sa batterie. Juste au cas où.

— On devrait y aller maintenant. Chicago est dans cette direction. En tout

cas, on ne s'arrête pas avant d'avoir trouvé une route !

— Pourquoi ? me demande-t-elle.

— Parce qu'on arrivera peut-être jusqu'à une station-service ou quelque chose comme ça. Il faut qu'on mange et qu'on boive.

— Mais c'est risqué ! plaide Cynthia.

— Tout ici est risqué, tu ne crois pas ? Je n'ai pas envie de mourir de faim.

Les dés sont jetés, nous suivons les indications du GPS. Au loin, il n'y a que des arbres à perte de vue. Ils sont tous différents, et pourtant, je jurerais que ce sont les mêmes que nous dépassons à chaque pas. Cynthia ne manque pas de se retourner pour être sûre que rien ne nous suive. Notre rythme est aussi soutenu que possible avec la fatigue et la douleur que nous portons. Heureusement que les salles de sports existent toujours ! J'ai l'habitude de m'y entraîner une fois par semaine dans ma Zone. Qui aurait pensé que ça aurait pu me servir pour autre chose que pour sculpter un peu mon corps ? Certainement pas moi en tout cas.

— J'ai mal aux pieds, il faut qu'on s'arrête, Kate.

— On y est presque. Regarde il y a une petite route ici, elle semble relier Pawnee, Sicily et Kincaid.

— Si je meurs parce que je suis trop fatiguée pour courir tu l'auras sur la conscience, tu le sais ?

— Ne fais pas l'enfant, Cynthia. Il y en a pour une demi-heure tout au plus. On a fait le plus gros du trajet.

— On marche depuis l'aube ! Ça doit faire au moins huit heures !

— On s'est arrêtées. D'abord près de l'immense souche, puis à l'ombre, après c'était sur des rochers...

— Ne fais pas comme si tu n'étais pas fatiguée !

Je m'interromps cette fois et lui fais face.

— Je suis fatiguée, c'est vrai, mais bientôt il fera à nouveau nuit et je ne

compte pas dormir encore une fois sous un pont.

De tout cœur, j'espère qu'elle ne va pas gober la mouche, mais je suis à bout moi aussi. Elle me suit sans dire un mot jusqu'à ce que nous rejoignons enfin cette maudite route. Avec précaution, nous avançons en observant les alentours. Des toits se dessinent bien plus loin que mes pieds ne peuvent l'envisager. Cette fois, je me laisse choir sur le sol et je pleure en soutenant ma tête entre mes mains.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Ce que tu as dit, répond ma cousine. On va aller chercher à manger et un abri. Peut-être qu'on trouvera les deux assez facilement. Ça a l'air vide par ici.

— Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée. Il doit y avoir des zones infestées, et on ne sait même pas si on les traverse.

— Il faut arrêter de réfléchir à des choses négatives, me répond-elle.

Je lui jette un coup d'œil pour être certaine qu'elle pense ce qu'elle vient de dire.

— C'est quoi ce bruit ? me demande-t-elle.

— On dirait un moteur. Baisse-toi, Cynthia !

Ignorant mes avertissements, elle reste debout et bien visible. Je tire sur sa jambe pour qu'elle finisse par se cacher.

— C'est une femme ! Kate ! Vite !

Elle se met à courir après la voiture comme une folle en faisant de grands signes de bras. Je la rejoins rapidement, loin d'être convaincue par ce que je fais lorsque je l'imites.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? la repris-je.

— C'est une femme, comme nous, peut-être perdue même, mais elle, elle a une voiture ! Elle est seule, et nous sommes deux. Tu aurais préféré que je tente ma chance avec un conducteur plutôt ? me lance-t-elle tout à la suite.

— En tout cas, elle n'a pas l'air concernée.

Le véhicule poursuit son chemin à bonne allure. Je tourne le dos à la route avec un soupçon de regret.

CHAPITRE 4

Ivy Walker

Je roule à vive allure, accompagnée par la musique de Tom ou Paul, peu m'importe de toute façon. Ils ont des goûts de chiotte, mais ça fait tellement longtemps que je n'ai pas entendu une chanson que même un air de country ça passerait pour de la crème. Soudain, sur la route, je vois deux filles. L'une des deux fait de grands signes. Je les dépasse sans m'arrêter. Puis je les observe dans mon rétroviseur. Elles ont l'air vraiment jeunes, presque désespérées. C'est n'importe quoi, personne ne leur a dit de ne pas faire du stop ?

En plus, elles sont habillées comme des petites filles de riche. Hum... Je donne un grand coup dans les freins et les pneus crissent fortement sur le goudron. Je prends une profonde inspiration, passe un bras sur l'appui-tête du siège à ma droite et tourne la tête derrière moi.

Voyons, deux jeunes femmes perdues au milieu de nulle part. En plus, l'une d'elles a un super GPS qui vaut une vraie petite fortune de nos jours. Je pourrais les délester d'un poids trop lourd contre quelques services. Oui, ou alors je leur donne une leçon qu'elles ne seront pas prêtes d'oublier. Je passe en marche arrière et accélère. Je m'arrête juste devant l'une des filles, la brune qui faisait des signes. Je baisse la fenêtre et lui jette un rapide coup d'œil, ainsi qu'à la seconde derrière elle.

Elles possèdent quelques bijoux en or et en argent. Je pourrais facilement en tirer quelques munitions ou autres équipements plus utiles aux marchés noirs. Je les scrute sans rien dire et quand la jeune fille brune m'interpelle, j'oriente mon regard vers elle.

— Merci d'avoir pris le temps de vous arrêter. C'était inespéré ! Est-ce qu'on pourrait voyager avec vous ?

Je souris en coin en la dévisageant. Alors là, c'est sûr, elles ne viennent pas de l'extérieur. Si j'avais encore des doutes, je n'en ai plus du tout. Personne ne parle ainsi en dehors des Zones protégées. Je prends le temps de baisser le son de la musique avant de répondre.

— Vous allez où ? demandé-je gentiment.

— Vers le nord-est, précise la blonde qui nous a rejointes.

Je porte mon regard sur la route qui s'étend devant moi à perte de vue. Je réfléchis quelques secondes. Bon, qu'est-ce que je risque à faire un bout de chemin avec elles ? À part bien sûr, des maux de tête carabinés ? Avec un sourire, je reporte mes yeux vers la blonde.

— Vous avez quelque chose de valeur ? demandé-je sans émotion.

Elles se regardent, et la brune prend la parole.

— J'ai ça !

Elle me tend un anneau en or qu'elle a difficilement enlevé de sa main. La plus vieille l'intercepte avant que je ne puisse la toucher. C'est une bague avec une petite pierre précieuse, hum... Je connais la personne qui me la rachètera à bon prix.

— Laissez-nous d'abord monter, me dit-elle.

Je souris en coin sous la manœuvre. Finalement, la réservée n'est pas si stupide. Je fais un rapide signe de tête pour leur signifier qu'elles peuvent monter.

— La blonde passe devant, exigé-je en les voyant filer toutes les deux à l'arrière.

Elles se lancent un regard mêlé de perplexité et d'inquiétude, mais finissent tout de même par accéder à ma requête. Je sens que je vais regretter ce choix.

Une fois qu'elles sont bien installées, je ne perds pas une minute et accélère. Après seulement quelques minutes de silence, je perçois que la fille à côté de moi m'observe plus longuement. Ou, plus exactement, le tatouage que j'ai sur le cou. Je tourne brusquement mon visage vers elle et la regarde dans les yeux.

— Quoi ? demandé-je, perplexe.

— Vous êtes soldat ? dit-elle, sur ses gardes.

Rapidement, je fronce des sourcils. Peu de gens reconnaissent le symbole de mon unité spéciale. Enfin, je devrais plutôt dire de mon ancienne unité spéciale, considérant que j'en suis le dernier spécimen encore en vie.

— J'ai l'air d'un foutu militaire ? demandé-je ironiquement.

— De la Task même, mais ce n'est pas grave, dit-elle pour éviter de me froisser.

Ses yeux se posent sur le miroir, elle observe la brune brièvement. Comment diable connaît-elle la Task Force ? Je reporte mon regard sur l'asphalte mal entretenu tout en m'interrogeant sur mes nouvelles camarades de route. Tout d'abord, elles ne semblent vraiment pas dans leur élément. Tout dans leurs attitudes montre qu'elles sont inaccoutumées à tout ça : les vêtements, la façon de parler, de se tenir...

— Qu'est-ce que vous foutez en pleine zone non sécurisée ? les interrogé-je, curieuse.

La brune retient ses larmes, et je vois la blonde cherche une réponse. *Hum, prendre autant de temps ne peut signifier qu'une chose petite, tu vas me monter un gros bobard. Et accessoirement, tu ne sais pas mentir... Ce qui en est aussi une preuve que vous ne connaissez rien du monde dans lequel vous vivez.*

— On a perdu notre chemin.

— Vous avez perdu votre... OK ! Peu m'importe. Où allez-vous ? enchaîné-je rapidement.

Elles ne sont vraiment, mais alors vraiment pas du tout douées pour le mensonge. *J'ai l'air de sortir d'une zone de quarantaine pour croire à votre bobard ? Même un gosse de cinq ans d'une zone démilitarisée mentirait mieux que vous deux.*

— Au nord-est.

— À Chicago, précise la femme à l'arrière.

— Cynthia !

— Tu vois bien qu'elle essaie de nous aider ! Vous pouvez nous conduire jusqu'ou, Madame ? me dit-elle.

Note à moi-même : la brunette s'appelle Cynthia, elle est encore plus naïve que la blonde. Elles ne vont pas tenir une seule journée dehors si elles continuent comme ça. Il y a environ trois cent soixante kilomètres qui les séparent de cette zone.

— Peoria..., dis-je finalement. Pourquoi allez jusqu'à Chicago ?

Je ne peux de toute façon pas conduire plus loin avec ce Humvee : il sera à sec. Je connais une personne dans cette ville qui me le rachètera à prix d'or. La blonde reprend avec une intonation grave.

— On dit que c'est la Zone la mieux protégée du Pays. Pourquoi Peoria ?

J'ai tourné mon visage vers elle, amusée. C'est marrant comme tout le monde veut vivre dans ce clapier à lapins. Je ne comprends pas comment être enfermé entre quatre murs est signe de protection. Si vous le pensez, vous êtes soit naïf ou totalement abruti. Si jamais un infecté arrive à entrer dans une Zone, vous vous retrouverez coincés avec lui.

— Vas vous falloir bien plus qu'une bague en or pour vous payez les papiers nécessaires. Ne serait-ce que pour pénétrer dans la Zone verte de Chicago. Quant à Peoria, c'est une charmante ville, dis-je, divertie.

— Et combien faudrait-il pour que vous nous escortiez jusqu'à cette ville ? tente la blonde.

J'ai soudain immobilisé la voiture et je me suis tournée vers Blondie.

— Ça dépend, à combien évalues-tu ta vie et celle de ta charmante amie ? dis-je avec un sourire en coin.

Elle porte un jean taille basse. Je n'en avais vu que dans d'anciens magazines. Une agréable chemise d'un blanc immaculé et une veste cintrée légèrement sale la recouvrent. Elles doivent vraiment venir d'une zone sacrement protégée. Toutes les deux, elles sentent encore bon le parfum et

le savon malgré l'état de leurs vêtements. Elles semblent bien alimentées. Les mains de la jeune fille blonde sont fines et douces. Elle n'a sans doute jamais dû travailler de toute sa foutue vie.

— Cette question est ignoble, répond-elle.

Je me suis mise à rigoler, amusée de son ton outré et de son air dégoûté.

— Écoute, Princesse, c'est comme ça que fonctionne à l'extérieur. Si tu n'es pas contente, tu peux toujours prendre ta pote et foutre le camp de ma voiture. Ou alors, tu réponds à ma question et je vois ce que je peux faire pour toi. Le deal est simple, il y a environ cent quarante-cinq kilomètres jusqu'à Peoria. La bague de ton amie vous permet d'aller là-bas. De Peoria à votre but, il y a encore trois cents kilomètres. Alors, que m'offres-tu pour les kilomètres restants ?

— Vous bafouez votre serment, tente-t-elle.

Je ricane méchamment. Mon serment : « *Déclare soutenir et défendre la Constitution et la Loi du gouvernement, contre tout ennemi, qu'il vienne de l'extérieur ou de l'intérieur, porter à ces derniers une foi et une obéissance entière, prendre les armes pour le gouvernement si la Loi l'exige...* » Je l'ai enterrée en même temps que tous mes amis de la Task. La brune intervient de nouveau avec force.

— Kate ! Mais qu'est-ce qui va ne pas chez toi ? Je n'ai pas envie de passer une nuit de plus là dehors !

— D'accord ! J'ai de quoi payer vos services. On vous donnera nos bijoux si vous tenez votre parole. Si vous ne nous tuez pas à la prochaine ville, vous aurez un bonus de taille.

Au moins, je sais maintenant que Blondie s'appelle Kate. Je me tourne vers Cynthia avec un sourire en coin.

— Toi et moi on va s'entendre, petite, dis-je, amusée.

Je me repositionne sur mon siège et lance un coup d'œil à la belle de conte de fées.

— Avant d'arriver dans la prochaine ville, vous allez devoir vous changer et retirer vos bijoux. Vous puez trop les enfants de riches. Si vous voulez survivre va falloir suivre mes règles. C'est compris, Princesse ? dis-je, sardonique.

La blonde me fusille du regard.

— C'est quoi vos règles ?

— Vous n'ouvrez pas la bouche à moins que je ne vous le demande. Vous ne parlez à personne. Vous faites ce que je dis, quand je le dis. Vous ne discutez aucun de mes ordres. Vous ne vous plaigniez pas, sous aucun prétexte. Vous ne me posez aucune question. On s'est bien comprises ?

— On sera comme des colis, c'est promis ! Hein, Kate ?

J'ai observé dans le rétroviseur Cynthia qui semble de plus en plus désespérée. Franchement, heureusement qu'elles ne sont pas tombées sur pire que moi. Elles n'auraient jamais tenu plus d'une journée. Finalement, la blonde ne fait qu'acquiescer sans ouvrir la bouche. J'ai redémarré la voiture et remis la musique. Avec un sourire, j'ai enfoncé l'accélérateur d'un coup. La princesse s'est retrouvée plaquée au siège. Je me suis mordu les lèvres pour ne pas me moquer.

— Ceintures, exigé-je.

Tandis qu'à l'arrière je vois la petite mettre précipitamment la sienne, Kate semble sur le point de dire quelque chose.

— C'est sûrement plus prudent, en effet.

Je ricane silencieusement alors qu'elle s'attache. Je n'ai pas vraiment besoin de faire attention à la route, ce qui me permet de réfléchir à un bon plan. Je ne peux pas vraiment débarquer à Peoria avec ces foutues adolescentes. Dans quelques kilomètres, on va rencontrer une ville fantôme avec un gros risque de croiser des infectés. De toute façon, tant qu'on est dans cette voiture, on ne craint rien.

J'ai roulé comme ça pendant quelques bornes et nous sommes enfin arrivées pas très loin de l'ancienne ville. J'ai aperçu, sur la droite, une vieille

station-service. J'ai pris cette direction. Avec de la chance, il y aura des vêtements, et elles pourront se changer. Je me suis garée sur le parking, puis je me suis tournée vers Kate.

— Bon, les princesses, je vais aller vérifier cette station-service.

Je jette un regard à Cynthia, puis à nouveau vers Blondie.

— Laquelle de vous vient avec moi ? demandé-je sérieusement.

— Moi, se désigne la blonde.

— Quoi ? Je vais rester seule ? s'enquit Cynthia.

Je récupère les clés rapidement et me tourne vers la jeune femme sur la banquette arrière.

— T'inquiète pas, ma jolie, je te laisse la musique si tu veux. Si tu vois quelque chose, tu te caches, repris-je, sérieusement cette fois.

Sans attendre de réponses particulières, je referme la portière rapidement. J'observe les lieux avec efficacité. Les environs semblent abandonnés, mais sait-on jamais. On va peut-être tomber sur des infectées, ou pire, des pillards. Je contourne la voiture et avance vers la princesse blonde. Je la dévisage de haut en bas en vitesse. Je m'arrête un instant sur ses chaussures. Je secoue la tête de droite à gauche. Des talons !

— T'es prête, Blondie ? demandé-je.

Immédiatement, je remarque la bosse de sa veste. Sans réfléchir, je lui agrippe le bras et la retourne dos à moi. Puis, avec urgence, je saisis l'arme qu'elle possède. Je relâche son bras, et d'un geste plusieurs fois répété, j'examine le chargeur. J'étudie le pistolet de plus près, c'est un modèle qui vaut très cher. Il n'est pas abîmé.

— Eh ! C'est à moi ! Rendez-la-moi ! insiste-t-elle.

Je hausse un sourcil, amusée, en la regardant avant de rigoler.

— Tu n'as pas peur de te casser un ongle en l'utilisant, Princesse ? Tu n'en as pas besoin, je te protège, tu te souviens, dis-je avec un grand

sourire.

— Je m'appelle Kate, et je m'en servirais si je dois m'en servir !

Elle change de ton cette fois et a l'air désespérée.

— S'il vous plaît...

J'éjecte le chargeur et lui rends son bien avec amusement.

— Si tu y tiens tant que ça, voilà Blondie, mais on ne tire pas.

Avec un soupire exagéré, et un geste expert, je lui tends un couteau papillon que j'ai trouvé il y a quelque temps.

— Tu te défends juste avec ça. Une arme à feu ça fait trop de bruit, dis-je simplement.

Elle observe ce que je lui offre et lève les yeux au ciel avec désespoir avant de saisir le couteau que je lui tends. Elle tait une parole et semble décidée à me suivre en silence. J'avance lentement vers l'entrée, elle est en mauvais état. Il y a du verre brisé partout. Habilement, je délaisse la porte et me dirige vers le côté droit du bâtiment. Les grandes baies vitrées sont maintenant des simples panneaux de contreplaqué en bois. Ils les ont sans doute remplacés il y a des années. Peut-être même au début de l'infection.

Je prends le temps de regarder entre les interstices pour voir l'intérieur du magasin. Il semble désert et pillé de fond en comble, mais il reste encore quelques trucs qui pourraient nous être utiles.

— On passe par la porte, mais essaie de ne pas faire de bruit en marchant sur les débris, Princesse, dis-je sans me retourner.

Ma respiration est lente et régulière. D'un geste mécanique, je sors mon poignard. Précautionneusement, je dépasse le seuil. Mes pas crissent sur le sol. Je jette un coup d'œil rapide ; il y a des tas de déchets et autres excréments d'animaux. Bon au moins ça veut dire qu'il n'y a pas de pillards. S'il y en avait, il n'y aurait pas de souris ou de rats. Les étagères sont presque toutes vides. Je vois que le rayon d'alcool est encore plein. Je me tourne vers Kate, elle semble terrorisée.

— Va aux vêtements et prends-en pour toi et ta copine la brune.

Sur la pointe des pieds, elle s'exécute et se dépêche d'attraper ce qu'elle peut emporter. Je me dirige quant à moi vers les alcools forts. J'arrive devant les étagères, et avec un sourire, je prends les dernières bouteilles de scotch et de vodka. Je pense que Michaël sera content, depuis le temps qu'il me serine pour que je lui trouve de l'alcool.

— Aaaaah !

Subitement, je me retourne et je n'ai le temps que de voir des habits qui volent. Puis, Kate se met à courir et monte rapidement sur une étagère. Je lâche les bouteilles sans réfléchir et me précipite vers elle. Tous mes sens sont en alerte et quand j'arrive dans l'allée, je ne vois absolument rien.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandé-je à la hâte.

— Il y a quelque chose qui a bougé là derrière !

Elle désigne un carton poussiéreux.

— Attention, ça a essayé de m'attaquer !

Je m'approche lentement vers ledit carton et le pousse du bout du pied. D'un coup, un rat terrifié tente de s'échapper. Sans prendre le temps d'y réfléchir, je lui lance mon couteau en pleine tête. Je m'avance vers la petite bestiole et récupère mon poignard avant de me retourner vers Kate.

— T'es sérieuse là, Princesse ? Quoi, tu as cru qu'il allait te bouffer ? Descends de là ! dis-je entre contrariété et moquerie.

Avec précaution et bien difficilement, elle quitte son perchoir. Elle grimace, mais finit par se trouver une excuse.

— Il aurait pu me contaminer.

— Hum hum. Allez, fillette, fais ce que je t'ai dit !

Rapidement, elle s'accroupit, ramasse ses affaires et sort de la boutique.

CHAPITRE 5

Kate Reding

Entre les deux portières du véhicule, nous nous changeons. Je quitte mon pantalon et ma veste avec un certain regret. Ce sont les seules choses qui constituent encore mon identité, physique certes. J'enfile rapidement un nouveau jean bleu tâché de blanc, puis un chandail noir légèrement échancré dans le dos. Cynthia me dévisage avec interrogation. Bien sûr, elle a vu que notre conductrice a pris l'arme que je portais. Je la regarde avec un certain regret. Cynthia a bien fait de ne pas réagir.

En même temps, il n'a pas été difficile pour cette femme de m'atteindre. Elle ne semble pas vouloir admettre qu'elle a fait carrière dans l'armée, mais je n'ai pas de doute là-dessus. J'ai déjà vu le tatouage qu'elle a sur le cou dans les archives de mon père, celles représentant les différents insignes militaires. Il y a une en particulier qui évoque la Task Group et qui est peu commune. La tête de mort avait particulièrement attiré mon regard lorsque j'avais consulté ces documents. Surmontée d'un béret et reposant sur un poignard, elle est entourée par des ailes remontant vers le haut. Impossible que je me trompe. Quoi qu'il en soit, elle n'a pas l'air de continuer à servir la Nation, considérant son comportement. C'est outrageant. Deux civiles, des proies faciles qui plus est, forcées de négocier avec un soldat qui a promis d'assurer la sécurité de son pays. Dire que Cynthia pensait que parce qu'elle est une femme elle saurait nous comprendre et qu'elle accepterait plus facilement de nous aider. Ce n'est rien d'autre qu'une opportuniste ! Elle ne devrait même plus avoir le droit de porter son treillis militaire.

— C'était l'arme de mon père. Est-ce que je peux l'avoir ?

Sa tête vient de passer par le col d'un tee-shirt souvenir de l'Illinois. Il est vert foncé avec des bandes blanches qui tracent sur sa taille un « *I love...* ». J'imagine sans mal que de l'autre côté figure le nom d'une ville connue. La pauvre a dû choisir entre un pantalon de chasse et une salopette.

— Elle a enlevé le chargeur, mais elle a l'air très intéressée par cette

arme. Garde-la précieusement, lui dis-je en la tendant.

— Merci..., dit-elle en nouant les bretelles à sa taille.

— On a plus beaucoup de temps avant qu'elle revienne, alors écoute-moi...

— ...

— Ne lui dis plus rien qui pourrait lui révéler notre identité. Elle en sait déjà trop sur notre compte. Mieux vaut en rester là, tu comprends ?

— Oui, je voulais seulement qu'on soit en sécurité. Je n'avais pas pensé aux conséquences.

— Nos parents nous ont protégées de ce monde, nous ignorons certainement des tas de choses à ce propos. Jusqu'à la prochaine ville, on se fait discrètes, on fait attention à ce qu'on lui dit, et une fois là-bas, on lui donne sa bague.

— Et pour ton père ? S'il était déjà en chemin ?

Je passe par-dessus mes épaules une veste courte et légère en tissu bleu clair. J'en relève la manche incognito pour activer une nouvelle fois mon émetteur. Dans le rétroviseur, je vois notre conductrice arriver. Je fais signe à Cynthia de se taire et me dépêche d'attacher ma ceinture en cuir.

— Vous n'avez pas bientôt fini de bavasser, les princesses ? Je n'ai pas vraiment que ça à faire.

Sa veste est complètement noire sur le torse et le dos, mais ses manches sont aux couleurs du camouflage urbain.

— Nous sommes prêtes, lui dis-je en grimaçant sous l'odeur des habits que je porte.

— Alors qu'est-ce qu'on fait encore là ?! râle-t-elle.

Elle a ce même regard que tout à l'heure lorsqu'elle s'est aperçue que mon agresseur n'était qu'un rat. Elle est en colère, mais elle le maîtrise et le cache à moitié. Est-ce qu'elle est encore énervée pour les bouteilles que j'ai

entendues se briser ? Je l'ai vue en apporter dans la voiture ensuite.

Nous regagnons nos places dans le véhicule. Ces habits sentent le moisi. On dirait qu'ils ont été trempés dans un seau d'eau pendant plusieurs jours et qu'ils commencent à se décomposer. À mon avis, la pluie a dû s'infiltrer dans la boutique à plusieurs reprises. C'est dégoûtant et pire encore lorsque je repense à ce rat qui a surgi de nulle part. En tout cas, notre conductrice n'a pas tardé à réagir. Elle est venue à mon secours. C'est étonnant de la part de quelqu'un qui semble en avoir après nos bijoux. Enfin... J'ai dû passer pour une novice et je crois bien qu'elle nous a déjà cernées. Combien de temps va-t-on pouvoir garder notre secret ?

Comme la première fois, elle repart pied au plancher. Je fais attention et me tiens à la poignée de la portière. Je ne sais pas encore si c'est vraiment une bonne chose de faire le chemin avec elle. D'un autre côté, elle est notre meilleure chance de survie à cet instant.

Après quelques minutes, je m'enfonce dans mon siège et observe le paysage alentour. Je n'ai jamais vu de prairies vertes et aussi vastes ni de route si longue et droite. Mes yeux fixent le vide, le sommeil me gagne. Au premier mouvement de la conductrice, je me redresse rapidement. Mes paupières s'ouvrent instinctivement. Sur le qui-vive, je l'observe. Elle me jette un regard en décapsulant une canette qu'elle porte à sa bouche. La tension redescend une nouvelle fois, et je note que Cynthia s'est endormie en zeyutant le rétroviseur. J'ai envie de la réveiller en lui demandant de ne surtout pas me laisser seule avec cette inconnue, mais je n'en fais rien. En fait, je fais comme si je ne l'avais pas remarqué. Avec un peu de chance, la conductrice n'y prêtera pas attention.

— Eh, Blondie, détends-toi, je ne vais pas te manger ! Alors, c'est quoi votre histoire à vous deux, hum ? Vous êtes des amantes maudites et vous vous êtes enfuies pour vivre votre amour au grand jour ? demande-t-elle avec humour sans me regarder.

— Quoi ?!

— ...

— Non, absolument pas, repris-je.

Tout à coup, je me rends compte que j'ai répondu bien trop vite à sa question. Il va falloir que je réfléchisse avant d'ouvrir la bouche ! L'ennui, c'est que ce qu'elle vient de sous-entendre est si improbable et outrageant que de l'imaginer est vraiment révoltant.

— Oh ! Je vois, alors tu es bien un toutou du gouvernement ?

Cette fois, je serre les lèvres pour faire taire une remarque hâtive. C'est ce qu'elle pense des personnes qui vivent dans les Zones ? Voilà donc ce qu'elle a fait de son engagement dans l'armée ? Que suis-je censée lui dire ? Dois-je seulement répondre ? Quelles seront les répercussions sur notre marché ?

Visiblement, elle ne fait pas partie de ceux qui travaillent dans les Zones en vivant à l'extérieur. C'est comme ça que certaines personnes subsistent. Ils trouvent un emploi à l'intérieur de la Cité comme femme de ménage ou éboueur, contre des approvisionnements. Livrées à eux-mêmes en dehors, ces personnes profitent de la sécurité de la Zone durant la journée. C'est un compromis récent que les ministres de mon père ont proposé pour éviter les émeutes et la surpopulation. En réalité, il me semble surtout que l'armée ne dispose pas d'assez d'hommes, et la ville de pas suffisamment de place pour protéger tout le monde convenablement. Ce serait comme être sur un navire avec trop peu de canaux de sauvetage à son bord, si l'on acceptait davantage de personnes dans la ville fortifiée.

— Vos règles ne laissaient pas entendre qu'on ferait la conversation.

— Non, MES règles spécifiaient que tu ne me ferais pas la conversation. Pas l'inverse, et puis ce sont les miennes. Je fais ce que je veux, Blondie, dit-elle avec un sourire en coin.

— Cynthia est ma cousine, dis-je simplement.

Un panneau sur la route indique que nous sommes proches de Springfield. Elle se dirige vers une grande ville ? Ce n'est pas risqué, ça ?

— Comment tu connais la Task Force ? me demande l'étrangère.

— C'est un tatouage pour la gloire ou vous en faisiez vraiment partie ?

— Qu'est-ce que ça change ?

— Ce n'est pas n'importe quelle unité. Si vous croisez un de ces soldats, il pourrait vous tuer de porter ce tatouage pour vous offrir un prestige que vous n'avez pas.

— Alors là, fillette, si tu crois qu'il existe encore une seule personne de cette unité c'est que tu ne connais rien à la Task. Et comment es-tu aussi sûre que c'est un honneur d'en faire partie ? Qu'est-ce que tu en sais, toi ? m'interroge-t-elle durement.

— C'est ce que j'ai entendu dire. Vous avez raison, j'y connais rien. Ces soldats doivent avoir commencé leur carrière quand je suis née, dis-je en riant pour me discréditer.

Est-ce qu'aller dans son sens va lui donner l'envie d'arrêter de m'interroger à ce sujet ?

— T'as quel âge en fait ?

— Vingt et un ans.

Les deux mains posées sur le volant et le regard fixé sur la route, elle prend un temps de réflexion. La conversation est finie ? J'en serais soulagée si je n'étais pas aussi fatiguée. Entendre sa voix et me forcer à réfléchir est ce qui me tient éveillée. Et pour tout dire, je n'ai vraiment pas envie de m'endormir à côté de cette inconnue.

— Et ta cousine ?

— Dix-neuf.

— Où sont vos parents ?

Mon regard se fige sous sa question. Je suis triste pour Cynthia et embarrassée de répondre, car je ne peux pas lui dire la vérité. De toute manière, il y a peu de chance qu'elle me croie. Et quand bien même, je ne suis pas sûre que ce soit à mon avantage, considérant l'opinion qu'elle a du gouvernement.

— Chicago, répondis-je finalement en bâillant.

— Comment as-tu atterri ici ?

J'étais en vacance, pensé-je.

- Je croyais que seuls nos bijoux vous intéressaient, dis-je.
- Je voudrais juste savoir pour qui je travaille.
- C'est bien un comble, on ne connaît même pas votre prénom.
- Tu peux m'appeler Walker, dit-elle rapidement. Alors ?
- Un toutou du gouvernement, répondis-je avec une certaine amertume.
- Ne me fais pas rire, vu tes fringues, tes allures et surtout ta façon de parler tu es bien plus que ça. Je me demande juste si j'obtiendrais plus de toi en te remettant au gouvernement ou non. Blondie, arrête de jouer et réponds à mes questions, dit-elle froidement.

Je déglutis péniblement en voyant mes craintes formulées par sa bouche. Si je lui disais qui je suis réellement, pourrait-elle nous vendre ? Serait-elle capable de ça ? Mon père offrira plus que de raison pour nous retrouver entières et sauvées, j'en suis sûre. Comment le lui dire ? Je contrôle le tremblement d'angoisse de mes mains en les posant sur mes jambes. Elles sont moites, et je commence à transpirer.

- Eh, Kate, on va faire un jeu toi et moi. Tu as droit à une question et une seule, alors tu la choisis bien.

Mon attention se porte sur elle. Pourquoi ce revirement de comportement ? A-t-elle peur de ce que je pourrais faire ? Et que pourrais-je faire ?

- Tu pourrais vraiment nous vendre ?
- Je ne fais pas dans le trafic humain, détends-toi. Malgré tout, il doit me rester un brin d'humanité, dit-elle avec un sourire.

J'inspire profondément et expire longuement. Mes muscles se décrispent, je ferme les yeux. Lorsque je les ouvre à nouveau, je vois une étendue d'eau au loin. Elle brille sous les rayons du soleil. Un peu plus loin, Madame Walker s'engage sur une autoroute. Elle serpente entre les véhicules délaissés.

Cynthia ne tarde pas à se réveiller. Je lui adresse un sourire. Tout a l'air abandonné par ici. Une nouvelle fois, je pose mon regard sur la ville environnante. Elle est vide, et pourtant, je l'imagine pleine de monde, de bruit, de lumière et d'activité. Ce devait être un beau pays.

CHAPITRE 6

Ivy Walker

Devant moi se trouve la ville. C'est une ville en ruine, comme il en existe des milliers à travers le pays maintenant. Une fois que le gouvernement a déclaré l'état d'urgence, ils ont mis en place les zones de quarantaine dites sûres. Ou tout du moins, ils ont essayé. Au départ, ces périmètres sous surveillances de l'armée n'étaient pas vraiment des plus sécuritaires. Personne ne savait vraiment ce que nous devions affronter. Ce n'était pas un ennemi « normal ». Les méchants ne venaient pas de l'extérieur, ils pouvaient être n'importe qui : un membre de votre famille, un camarade de classe, un collègue de travail, tout le monde et personne à la fois.

L'infection se déclare comme un simple et banal rhume. Des maux de tête, de la fièvre et des nausées, voilà comment tout ça commence. Évidemment, les autorités ne pouvaient pas enfermer tous les individus présentant ces symptômes séparément. Il n'y avait tout bonnement pas assez de place. Alors au début, ils ont regroupé des gens malades avec des infectés. Il ne faut pas être devin pour savoir que ça s'est terminé en boucherie. Beaucoup de zones sûres sont tombées comme ça au départ. Puis des médecins et des scientifiques, de super-grands génies, ont trouvé la cause et la manière de déterminer si vous êtes infecté. Le gouvernement était capable de détecter ceux qui étaient vraiment contaminés des malades normaux. Ils les ont donc isolés pour les étudier. Je ne sais pas vraiment ce qu'ils ont découvert. Je n'étais encore qu'une enfant à cette époque.

Tout ce dont je suis sûre, c'est que le point faible de nos ennemis, c'est le cortex insulaire. N'importe quelle blessure à cet endroit les arrête net ! Par contre, même avec un bras en moins, une jambe ou tout autre membre, il continuera d'avancer. Tant que cette foutue chose qui s'est logée dans le cerveau n'est pas détruite, l'infecté cherche à transmettre sa maladie. Ce n'est pas tant qu'il veuille vous tuer, mais le parasite cherche à tout prix à se multiplier. Après tout, ce n'est pas de sa faute si certains ne survivent pas à la transformation de leurs hôtes.

Toujours est-il que du coup, les autorités militaires n'ont pas vraiment attendu avant d'envoyer des bombes pour tuer les contaminés. Ça a fonctionné pendant un temps, mais l'infection s'est répandue très vite. Trop vite.

C'est pour ça qu'à travers tous les pays il y a des paysages de villes dévastées. Certains bâtiments tiennent encore debout, mais c'est un miracle. Et pour les civils qui n'ont pas la chance d'être assez fortunés pour bénéficier de la défense militaire, ils font ce qu'ils peuvent. Ils ont eux-mêmes débarrassé leurs quartiers des infectées, érigé des barricades et des points de contrôle. Mais maintenant, c'est surtout la loi du plus fort qui règne. Il existe des villes dites refuges où tout le monde est accueilli à bras ouverts, par contre il existe aussi l'inverse. Il y a des cités où le vice et le pire de la nature humaine sont mis de l'avant. J'ai vu des choses horribles en tant que soldate, et comme « livreuse » des actes tout aussi atroces ou contre nature.

La proclamation de l'état d'urgence ne permet pas d'oublier certains des droits fondamentaux. Pourtant, dans de nombreuses villes qui ne sont pas menées par les militaires, mais par des autorités locales, le droit à la vie est totalement bafoué. De même que nos prétendus grands dirigeants de notre pays, qui soi-disant défendent les droits de l'homme, ne se privent pas d'asservir les gens les plus pauvres, de limiter leur liberté de mouvement, de penser et d'avoir leur propre conscience. Et je ne parle même pas de la religion. Dans certaines villes, la servitude et l'esclavage sont de mise.

Je tourne la tête vers la princesse blonde à côté de moi. Évidemment que j'ai encore une once d'humanité. C'est quelque part enfoui au fond de moi, cachée sous des tonnes et des tonnes d'individualisme. Si je vis toujours aujourd'hui, c'est parce qu'il y a une raison. Nous nous approchons de la ville rapidement, alors je modère mon allure, je coupe la musique. Je jette un coup d'œil au siège à l'arrière et remarque que Cynthia dort.

— Eh, Blondie, réveille ta cousine, dis-je doucement.

Kate sursaute et me regarde. Elle semble attendre que je m'arrête pour m'exécuter. Lorsqu'elle finit par comprendre, elle s'active et passe entre les sièges avec appréhension.

— Cynthia... Debout...

Je ralentis encore, et nous roulons à peine à dix kilomètres à l'heure. J'observe les moindres mouvements suspects dans le paysage environnant. Le moteur ronronne parfaitement, mais ce n'est pas un véhicule conçu pour des excursions en zone contaminée. Il fait donc assez de bruit pour alerter tout être vivant aux alentours.

— Je suppose que vous n'avez jamais vu d'infectés ? demandé-je rapidement.

— Comment ça ? s'inquiète Kate.

Je finis par arrêter la voiture avant d'entrer dans la zone périphérique. Il vaut mieux leur expliquer les bases avant qu'il n'y ait un incident. Je me retourne vers les deux adolescentes.

— Ces choses sont totalement aveugles, mais elles ont une putain d'ouïe. Le seul moyen de les arrêter c'est d'endommager le cortex insulaire, dis-je sérieusement.

— Alors il y a des survivants ? lance Cynthia.

— Les tuer ? surenchéris Kate.

Je les regarde tour à tour. Elles semblent toutes les deux totalement apeurées. Je prends une profonde inspiration. Franchement, un jour ma cupidité me perdra.

— Non, écoutez, je ne sais pas s'il y a quelque chose dans cette ville. Mais...

Je me retourne une nouvelle fois pour observer le décor fantomatique. Il n'y a aucun animal, aucun bruit. Cet endroit est comme en sommeil. Et ça, ça ne présage rien de bon. Je n'aime pas ça. Il n'y a aucune autre route, et je n'ai pas envie de me taper un détour de plus de cent kilomètres. Je reporte mon attention sur les deux jeunes filles derrière moi.

— Il se peut qu'on ne rencontre rien du tout. De toute façon, dans la voiture, nous ne risquons rien. C'est un engin militaire, c'est du solide. Mais

il vaut mieux être préparé à toute éventualité. Savez-vous où se trouve le cortex insulaire ? leur demandés-je vivement.

— Non, répondent-elles en cœur.

— Et quand bien même, je ne tuerais jamais un individu ! s'affole Kate.

Je me suis rapidement tournée vers Blondie, elle est totalement choquée et absolument contre l'idée même de mettre fin à la vie de quelqu'un.

— Écoute-moi très attentivement Princesse, ces choses ne sont plus humaines, alors tu leur rendras service.

— Je veux mon chargeur ! exige la brune en panique.

Je me retourne immédiatement vers Cynthia qui semble maintenant totalement réveillée. Ça ne paraît pas lui faire peur de tuer des infectés. Brave petite.

— Non ! Es-tu un sniper d'élite ? Es-tu capable d'atteindre le cortex insulaire d'un seul coup et de faire mouche à chaque fois ? Crois-tu survivre et pouvoir abattre toutes les créatures à la ronde avec ton pauvre chargeur de vingt-et-une balles ? demandé-je rapidement.

— De toute manière, on ne va pas descendre du véhicule ? demande Kate.

Je fais simplement non de la tête en les regardant tour à tour.

— Pas si tout se passe bien, rajouté-je

— Je croyais qu'on allait à Peoria ? se renseigne Kate posément.

Je sens poindre un mal de crâne carabiné. Pourquoi me suis-je encombrée de ces filles ?

— C'est le plus court chemin pour nous y rendre. Vous voulez rejoindre Chicago rapidement, non ? On va contourner la ville, mais il risque d'y avoir beaucoup de voitures sur la route, et surtout des zones résidentielles. Je ne dois pas vous apprendre que durant l'épidémie, tout a été bouclé. Les écoles étaient fermées, la plupart des magasins aussi. Et où est-ce que ce petit monde attendait ? Chez eux. Du coup, ces quartiers-là sont les plus

fortement peuplés d'infectés. Mais si personne n'est passé par ici depuis longtemps, ils doivent être en sommeil, dis-je avec espoir.

— Donc pas besoin de sortir du véhicule et de tuer non plus.

Cynthia vient de reprendre la parole et essaie de nous mettre d'accord, mais son estomac parle aussi. La blonde grimace. Elles ont faim, ou tout du moins, elles commencent à la ressentir comme n'importe quel autre humain qui n'a pas été pourri gâté parce qu'il est né du bon côté de la barrière.

— Quoi ? Vous ne vous attendez tout de même pas à ce que je sois votre serviteur. On ne va pas faire une razzia dans le centre commercial du coin. On va juste tenter de piller quelques maisons résidentielles isolées. Ça vous va ?

Je vois dans leurs yeux que ce n'est pas le cas. Elles sont terrifiées à l'idée de sortir du véhicule, mais Kate prend une nouvelle fois la décision pour les deux.

— D'accord, mais on passe derrière vous.

— Bien sûr, je suis votre garde du corps, non ? dis-je avec un sourire.

J'ouvre rapidement la boîte à gants et comme je l'espérais, je trouve ce bon vieux scotch. Je l'attrape ainsi que les quelques magazines qui traînent là. J'aime l'armée, ils sont tellement prévisibles et ancrés dans leurs règles que tout est toujours parfaitement à sa place. Je passe rapidement moi aussi entre les sièges. Je regarde Kate avec un grand sourire.

— File-moi tes bras, Princesse.

Avec plus ou moins de bonne volonté, Kate s'exécute. J'ai fait comme on m'a appris à l'école militaire en cas de situation de crise, si on a des civiles à exfiltrer d'une zone dite hostile. J'enroule le magazine autour de ses avant-bras et mets une tonne de scotch, puis je lui tends le rouleau d'adhésif. Au moins, les protections vont leur éviter d'éventuelles blessures. Si les morsures des infectés ne sont pas mortelles, considérant la quantité d'antibiotiques qu'il reste dans le monde, les infections qu'elles provoquent le sont.

— Fais la même chose à ta chère cousine.

Ses yeux sont devenus ronds, la proximité du face à face la dérange au moins autant que ma question. Elle finit par demander :

— C'est pour quoi faire ?

Je réponds sans me retourner.

— Vous protéger.

Je repasse entre les sièges et m'assois à la place conductrice. Je redémarre au pas et roule doucement. Il y a de nombreuses voitures abandonnées encore pleines de valises et autres. Dire que toutes ces choses ont appartenu à des personnes vivantes qui sont peut-être mortes, ou transformées. Nous sommes à quelques kilomètres de la ville. À vue d'œil, je pense qu'il y en a sept à tout casser. On aperçoit les premiers quartiers résidentiels. Je ne sais pas si je tente des fouilles ici ou plus proche du centre.

Je porte mon attention sur les filles derrière à travers le rétroviseur. Elles sont terrifiées. Il ne vaut mieux pas risquer de s'arrêter trop près d'une grande concentration de maison et d'appartement. Je regarde vers la droite et aperçois quelques maisons individuelles. Les bâtiments sont isolés, sans trop d'arbres et avec un champ de vision assez étendu. Je crois que c'est l'endroit parfait pour que ces demoiselles fassent leurs premières armes, non ?

Je coupe la route comme je peux et sors par les grands espaces. Au moins, les hautes herbes nous protégeront. Mais bon, c'est à espérer qu'il n'y ait pas de dormeur. Je modère encore mon allure en arrivant près des habitations. Puis, quand je suis sur la route, je m'arrête. Nous sommes dans un cul-de-sac, les maisons ont l'air fermées. Il n'y a pas âme qui vive. Ce calme apparent me donne des frissons.

— Vous restez là, je vais rapidement faire une tour de repérage. Ensuite, je viendrais vous chercher, dis-je en les regardant.

Je prends les clés du véhicule. J'inspire profondément et j'ouvre la portière. Je sens mon cœur battre plus fortement dans ma poitrine. Je

ressens aussi cette chose au fond de moi, cette sorte de dose d'adrénaline douce. Je ne sais pas comment l'expliquer, mais avant les missions c'est comme si tout mon corps était en alerte.

Dès que mon pied touche le béton du sol, c'est comme si je perçois tout ce qui m'entoure. Je ne fais plus qu'un avec mon environnement. Silencieusement, je referme la porte. Je me saisis de mon poignard et m'avance sans aucun bruit vers la première maison à ma gauche.

Les fenêtres semblent condamnées de l'intérieur. L'allée du garage est vide. Le chemin qui mène à l'entrée a dû, dans un autre temps, être parfaitement entretenu. À première vue, je ne vois aucun moyen de s'introduire par là. Je fais attention où je pose les pieds, me déplace vers la gauche pour contourner l'habitation. La clôture en bois blanc qui devait être la parfaite mesure de sécurité n'est plus qu'un amas de planches entrelacées. À pas modéré et sûre de moi, je m'enfonce dans la petite allée pour pénétrer dans le jardin.

Mon cœur bat à rythme régulier dans ma poitrine. Je n'entends rien. Ma vision s'ouvre sur la partie arrière de la demeure. Il y a une balançoire rouillée, une cabane au fond du terrain, certainement l'endroit où ces pauvres gens rangeaient leurs outils. C'est un endroit qui mérite une fouille lui aussi, généralement, on y trouve de vrais trésors.

Je me tourne vers la droite et vois la terrasse. Il y a là tout le nécessaire pour un dimanche en famille. Un super barbecue, une superbe table en bois et des chaises qui l'accompagnent. Si le devant de la maison semble imprenable, il en est tout autrement ici. La baie vitrée est brisée, et on peut apercevoir des traces de sang en grande quantité. Le verre, je déteste ça. Ça fait toujours trop de bruit.

Je secoue la tête et rebrousse chemin. Je vais d'abord aller inspecter la cabane. J'avance vers mon but en silence. Devant la porte, je regarde par les petits interstices des morceaux de bois. Je ne vois absolument rien, il fait trop noir. J'actionne doucement la poignée, mais elle me reste dans la main. Avec un soupir exaspéré, je m'accroupis et sors mon couteau multifonction.

Avec l'instrument parfait, j'entreprends de crocheter la serrure. Je

continue de regarder tout autour de moi tout en dévissant sans bruit. Je récupère les vis et tire rapidement sur l'objet de ma colère. J'arrive avec efficacité à ouvrir la porte du cabanon. La lumière du jour s'infiltré dans le petit réduit. Personne n'est entré ici depuis une éternité, tout est propre et bien rangé. Certes, ça sent le renfermé et le moisi, mais c'est plutôt correct.

Je rentre dans la pièce et fais un bref état des lieux. Il y a plusieurs choses qui me seront utiles, mais pour l'instant, je cherche quelque chose de précis. Soudain, j'aperçois des tissus sales. Je souris en coin et j'en attrape plusieurs. Je ressors de l'abri et je me noue plusieurs des torchons aux pieds. Je sais que ça ne limitera que succinctement le bruit du verre brisé, mais ça sera toujours mieux que rien.

Avec efficacité, je me dirige vers la véranda ouverte. J'avance avec précaution. Comme escompté, le son est légèrement diminué. Je fais un rapide tour d'horizon visuel, la maison ne semble pas avoir été pillé, par contre il a de nombreuses traces de lutte. Mais ça paraît assez vieux, considérant l'état du sang sur les murs. Minutieusement, j'inspecte la cuisine. Elle est tout ce qu'il a plus typique, avec son îlot central et ses chaises hautes. Où les gens devaient prendre leurs petits-déjeuners.

D'ailleurs, on dirait qu'on a tout laissé en plan dans cette cuisine. La table est mise, si ce n'était pas si poussiéreux, on pourrait presque croire qu'on va manger d'ici une petite minute. Il y a une porte à côté du frigo, elle doit mener jusqu'au garage, étant donné l'architecture de la maison. Sur ma gauche, il y a une entrée qui donne directement sur le hall. J'aperçois aussi les escaliers pour monter à l'étage supérieur.

J'ai beau tendre l'oreille, je n'entends strictement rien. Mais ça ne veut pas dire qu'il n'y a personne. Je continue de fouiller le bas de la maison. Dans le salon, il n'y a rien hormis un cadavre décharné. Je m'immobilise un instant pour voir si c'est juste un dormeur ou bien un mort. Après plusieurs minutes sans bouger, je conclus qu'il s'agit bel et bien d'un bon vieux défunt. Il ressemble à Hector, le squelette du cours d'anatomie.

Je le dépasse rapidement et je suis de retour dans la véranda où la lutte semble avoir commencé. Tout ça ne me dit rien qui vaille. Je ne préfère pas faire de spéculation. Je retourne devant la porte d'entrée et l'ouvre à la

volée.

Cette dernière grince, et dans le même temps, j'entends quelque chose bouger à l'étage. *Merde ! Merde !* Je vais me cacher dans le salon lorsque j'entends des pas précipités dans l'escalier. Je retiens mon souffle et j'essaie de ralentir mon rythme cardiaque. Les sons environnants me glacent le sang. J'ai beau en avoir connu plus que de raison, les bruits que ces choses font, c'est juste indescriptible.

Soudain, il est dans mon champ de vision. Je déglutis rapidement. Le corps difforme, qui ne ressemble plus du tout à un humain, s'approche de la porte. *OK, Ivy, tu sais ce qu'il faut faire.* Lentement, je sors de ma cachette et m'avance vers ce qu'il reste de cette personne. Il est juste à quelques mètres devant moi sur le perron. J'ai l'impression qu'il hume l'air pur de dehors. À mon avis, il doit être enfermé là-dedans depuis de nombreuses années. Les infectés en stase ou hibernation peuvent être comme ça pendant environ dix à quinze ans, en tout cas, je n'en ai jamais vu de plus vieux. Mais peut-être que dans les régions plus froides ils peuvent rester inactifs beaucoup plus longtemps. Qui sait ?

Je continue de m'avancer lentement et je sors moi aussi maintenant. J'ai déjà mon poignard dans ma main. Du coin de l'œil, j'aperçois les filles dans le 4x4. Elles semblent mortes de peur, mais je n'ai pas le temps d'en prendre la mesure. La bestiole progresse d'une démarche mal assurée.

Je m'avance un peu plus rapidement. D'un geste précis, je lui attrape le haut de la tête de la main gauche, et, dans le même temps, j'enfonce mon couteau à la base de sa nuque droit dans son point faible. Il n'a rien vu venir. En une seconde, il est mort. Je le retiens contre moi et accompagne sa chute pour qu'il ne fasse pas de bruit. Je reprends mon souffle et regarde tout autour de moi. D'un pas déterminé, je retourne à la voiture. Délicatement, j'ouvre la portière arrière. Kate attire sa cousine loin de moi. Elles se plaquent à l'opposé.

— La zone est dégagée. Vous ne parlez pas, vous ne faites aucun bruit. Vous prenez absolument tout ce que vous pouvez transporter. C'est compris ?

CHAPITRE 7

Kate Reding

J'ai attiré Cynthia contre moi pour nous tenir le plus loin possible de Madame Walker. Ce n'est pas tant la peur qu'elle décide de nous tuer, parce qu'elle aurait pété les plombs, qui m'effraie. Elle a touché cet homme ou cette femme de ses mains. Sa peau a été en contact avec la sienne, tout son corps même, et je ne tiens pas à risquer la contamination. Pire encore, elle a peut-être fait ça juste avant qu'on ne fasse route ensemble. Des sueurs froides me saisissent, je sens ma nuque se raidir. J'ai vu ma propre mère contracter cette maladie et perdre la tête. Je sais qu'on n'en guérit pas et que l'on devient différents, dangereux.

— J'ai plus très faim, murmure Cynthia.

— On pourrait rouler jusqu'à Chicago sans s'arrêter ? proposé-je. Après tout, c'est à quoi... quatre ou cinq heures ?

J'ouvre la portière du véhicule. Cynthia m'interroge, mais je nous entraîne déjà à l'extérieur. Mes avant-bras sont lourds et difficilement mobiles avec ces magazines autour.

— Ne nous approchez pas ! D'abord, il faut vous décontaminer.

Walker s'appuie contre la voiture et se met à rigoler. Elle reste à bonne distance de nous.

— Vous vous foutez de moi ! Je ne suis pas infectée ! déclare-t-elle vivement.

— Ces personnes sont très contagieuses, on m'a toujours dit de m'en tenir loin, mais aussi de tout ce qui a été en contact avec elles. Madame Walker, s'il vous plaît, soyez raisonnable, murmuré-je pour faire le moins de bruit possible.

Je garde Cynthia à ma hauteur et je nous recule encore d'un pas.

— Madame Walker. Non, ça, c'est ma mère. Arrêtez de faire vos

princesses, je ne suis pas contaminée. Je ne sais pas ce qu'on vous a dit, mais ça ne se contracte pas par le toucher. OK ? Ce truc est infecté depuis des années, le seul moyen qu'il a de me rendre malade c'est de me mordre et de me transmettre le parasite. Est-ce qu'il m'a mordue ? Non...

Je la regarde, dubitative. D'abord, elle parle de ces individus en les désignant par « trucs », comme s'ils n'étaient plus rien. Ensuite, je ne sais pas si je dois la croire. Pourquoi le ferais-je ?

— C'est bon, Kate, murmure Cynthia.

J'interroge toujours notre conductrice du regard.

— Quoi ? Tu veux que je me désape pour que tu puisses m'examiner ? lance la femme.

Avec précaution, ma cousine se détache de mon emprise et retourne vers le véhicule.

— D'accord, moi je vous crois, mais je ne sors pas de la voiture.

Je lui jette un regard mauvais parce qu'elle ne tient pas compte de mon avis sur la situation. Je n'arrive pas à admettre qu'elle puisse préférer faire confiance à cette femme qu'elle ne connaît pas ! Nous avons pourtant grandi dans des Zones où les messages de prévention sont presque quotidiens depuis que nous sommes enfants. Il ne faut ni approcher, ni toucher, ni entrer en contact avec ce qu'un infecté a pu toucher. Et quand bien même ça aurait été le cas, il faut se séparer aussitôt de ses vêtements et les faire brûler !

Il y a même des cellules spéciales à l'extérieur de la Zone pour ceux qui auraient été en contact avec eux. Sept jours d'isolement, voilà ce qui est indiqué. Comment Cynthia peut-elle seulement penser qu'il n'y a aucun risque ? En plus de ça, elle vient de me désigner indirectement pour aller dans cette maison. Elle veut ma mort ?

— Sauf que tu ne vas pas laisser ta cousine faire le sale boulot. Vous fouillez la cuisine et le garde-manger. Vous faites ça le plus vite possible. Tu ne vas pas t'en tirer comme ça, sauf si tu ne veux pas bouffer ! Chacune fait sa part, on est bien d'accord ? Alors maintenant bougez-vous. Je n'ai pas

envie de m'éterniser.

Les paroles de l'étrangère me font remarquer pour la première fois que je ne connais pas Cynthia autant que je le croyais. J'aurais espéré qu'elle soit plus solidaire avec moi, mais depuis que nous avons rencontré cette femme, je m'aperçois que tout ce qui semble lui tenir à cœur c'est de s'en sortir, avec ou sans moi.

Je contourne largement Madame Walker. Elle ne me quitte pas des yeux. Cynthia arrive à ma hauteur et reste précautionneusement derrière moi. Nous observons la porte d'entrée et le cadavre au sol. Il a l'air mort depuis si longtemps. Pourtant, j'ai peur que d'un instant à l'autre il s'éveille et attaque ma jambe.

Plus téméraire que je ne l'aurais pensé, ma cousine passe devant et se dépêche de trouver la cuisine. Elle ouvre les portes des placards aussi vite que possible. Je me décide à la rejoindre en avançant à demi pas.

— Ne traînons pas, ça me fout la chair de poule tout ça, me dit-elle.

— T'es folle ou quoi ! Je n'ai pas envie de tomber malade, moi. Je ne mangerais rien de ce qu'on trouvera dans cette maison. Je te rappelle que cette personne vivait ici !

— J'ai encore moins envie de mourir de faim. Mon estomac se tord comme jamais et tu l'as vue, elle a l'air en bonne santé, elle. Je pense qu'il faut lui faire confiance là-dessus au moins. On dirait qu'elle vit dehors depuis longtemps. T'as bien remarqué comment elle a tué cette chose !

— Hé ! Ce ne sont pas des choses. Ces personnes étaient humaines, la repris-je.

Ma cousine attrape une boîte de conserve poussiéreuse et change de sujet de conversation. C'est du chili con carne dont l'étiquette est prête à tomber en lambeaux.

— Ce truc à l'air dégueu..., souffle Cynthia.

Je hausse des sourcils en la narguant.

- Bon appétit.
- Allez, aide-moi qu'on sorte d'ici.

Je m'éloigne un peu pour trouver le salon. Au sol, je vois un cadre que je saisis. Il y a une photo abîmée à l'intérieur. Elle représente une famille classique : un couple, des enfants, un chien. Je décide de la reposer sur le buffet avant d'en ouvrir les portes. Il y a des livres à gauche, des tasses et de la vaisselle à droite. Je sursaute en voyant une nouvelle dépouille au sol. J'étouffe un cri jusqu'à ce que je constate qu'il est mort. Mon corps est raide, je souffle de soulagement plusieurs fois tout en me sentant coupable d'être contente que cette personne soit décédée. J'inspecte rapidement les tiroirs en restant sur mes gardes. Il n'y a rien ici, en tout cas rien qui ne se mange. Je continue de chercher dans les quelques placards avant de retourner à la cuisine. Cynthia est plus chanceuse que moi. Je l'aide à transporter ses trouvailles à contrecœur.

En ressortant, nous devons passer une nouvelle fois devant ce corps sans vie. Je me sens vraiment bousculée par ce que je vois aujourd'hui. Madame Walker est près du coffre qu'elle charge de ses propres trouvailles.

- L'une de vous sait conduire ? demande la mercenaire.

Je reste à bonne distance, les bras encombrés.

- Kate sait, hein ?
- J'ai pris des leçons, mais c'est tout, dis-je simplement.

Cynthia revient vers moi et m'aide avec un sourire presque compatissant. Elle retrouve sa place à l'arrière du véhicule dès que le coffre est fermé. Madame Walker trouve la mienne en me disant :

- OK, Blondie, tu prends le volant alors. Je n'ai pas dormi depuis plus de quarante-huit heures, j'ai besoin de sommeil. C'est facile, tu suis les panneaux et t'évites les obstacles, dit-elle avec un grand sourire.

Quoi ? Elle veut que moi je conduise, pendant qu'elle se repose ? J'inspire profondément et m'avance vers le véhicule. Devant les pédales, j'observe l'étrangère et hésite à monter à ses côtés. Tout ça dépasse l'entendement.

— Ceintures, dis-je en réglant méthodiquement le siège et les rétroviseurs.

Je mets le contact puis la vitesse et commence à lâcher l'embrayage. Madame Walker se moque de moi une nouvelle fois, mais je n'en ai cure. Si elle veut que je fasse quelque chose, alors je le fais à ma manière.

— Ouais, ouais..., dit-elle en s'enfonçant plus dans le siège sans attacher sa ceinture.

Je cale au premier démarrage ce qui secoue tout le monde. Après m'être excusée, je recommence et pars aussi doucement que nous sommes arrivées. Cette voiture est plus large que celle avec laquelle j'ai appris à conduire. Les panneaux de circulation existent toujours, mais il n'y a personne pour les utiliser, sauf moi. Je me remémore mes leçons dans le silence le plus total. Et si on tombait sur un obstacle ? Je ne saurais pas manœuvrer.

Cynthia a collé son front contre la vitre arrière, elle regarde le paysage elle aussi. Après un temps plus ou moins long, elle murmure tout bas près de mon appui-tête.

— T'as encore mal ?

— Oui.

— Moi aussi...

— C'est normal Cynthia, ça passera bientôt, et en attendant, on sait qu'on est toujours bien vivantes.

Un silence s'impose puis elle me confie :

— Ils me manquent déjà.

— Je suis désolée, dis-je en passant ma main à l'arrière pour saisir la sienne.

L'échange ne dure qu'une minute, car la position est très inconfortable, mais il est suffisant pour lui témoigner ma peine.

- Essaie de te reposer toi aussi, proposé-je.
- On mange quand ?
- Madame Walker aura sûrement faim à son réveil.

Dans le bureau de mon père, j'ai souvent observé la carte du pays. Les Zones militaires y sont délimitées. Il y a longtemps de ça, il y en avait de plus étendues. La première était même basée à Washington. Mais ça, c'était avant... La contamination était encore grandissante, l'ennemi venait de l'intérieur. C'est comme ça que de nouvelles Zones ont été instaurées. On les appelle secteurs de quarantaine, mais c'est une erreur liée à l'histoire plus qu'à autre chose. De nombreux malades y ont été soignés, ils sont morts pour la plupart. Les survivants sont partis, attirés par leur ouïe d'après les informations de la femme soldate. Comme c'était inhabité et qu'il y avait là des réserves médicales, ces Zones sont devenues des lieux protégés, des refuges, puis de petites villes.

Les dirigeants de l'État sont reliés en permanence par les émetteurs comme celui que je porte au poignet. C'est grâce à eux, si une fois séparés, ils ont pu se retrouver, ou tout du moins communiquer. Depuis, il existe de nombreuses Zones plus petites, menées par ce qu'il reste de notre gouvernement. Si on omet Saint Louis, il doit en exister six aujourd'hui. C'est tellement peu. Mon père a tenu à ce que je les connaisse par cœur depuis qu'elles ont été instaurées, juste au cas où. Denver, Pittsburgh, Orlando, Sacramento, Phoenix et Chicago.

Sur cette même carte figurent des épingles qui marquent les villes sécurisées par les citoyens, favorables au gouvernement. Ceux-là attendent que leur Cité soit développée en Zone. Mais il y a aussi d'autres quartiers contrôlés par de dangereux criminels, ou des opposants au régime. Il y a encore deux jours, je pensais que ceux qui attaquaient les Zones militaires étaient fous, qu'ils ne se rendaient pas compte de tout ce qu'ils détruisaient. Je croyais qu'ils le faisaient pour des causes viles : le pouvoir, une orientation politique. Et si ces gens faisaient ça pour survivre ? Après tout, j'ai appris qu'il y avait des endroits plus dangereux que d'autres, et que de nouveaux nids épidémiques pouvaient se déclarer ; mais on m'avait aussi fait croire que les infectés mourraient rapidement.

J'ai pu voir de mes propres yeux aujourd'hui que ce n'est pas le cas. Cette personne ressemblait plus à une momie qu'à un humain. Son stade était si avancé que j'en ai des frissons. « ... *Tu leur rendras service* », a dit l'étrangère. C'est si horrible de dire une chose pareille. Ces mots sont sortis de sa bouche sans la moindre difficulté. Je ne sais vraiment pas quoi en penser. Quelque part, Madame Walker n'a pas tort, et ça me fait mal de l'admettre, mais si je devais devenir comme ça, je préférerais mieux en finir tout de suite. J'aimerais croire en un espoir, en la guérison, mais il y a bien longtemps que mon père a cessé d'en parler. Au moins depuis que ma mère a contracté ce parasite et qu'elle en est morte, il y a déjà douze ans. Maintenant, il met toute son énergie à gérer les actions militaires. C'est comme ça que je connais la Task. L'idée de sa création est née rapidement après le décret de l'état d'urgence. Cette idée est venue de son bras droit, Monsieur Lewis, lors d'un repas que mon père avait écourté en m'envoyant dans ma chambre, comme il le faisait souvent quand la conversation prenait un tour politique. Je devais à peine avoir neuf ou dix ans.

Mes yeux se posent sur la femme côté passager. Je suis toujours dubitative quant à savoir si elle en a vraiment fait partie ou non. Mais après tout, considérant la situation actuelle, ai-je besoin d'avoir la réponse ?

C'est la première fois que je l'observe si longuement. D'ordinaire, je me contente de regards furtifs, peu insistants. Elle m'impressionne, même si je ne veux pas le laisser voir. Elle n'a pas l'air aussi âgée que je l'imaginai. La fatigue ne lui rend pas service il faut dire, encore moins son accoutrement. Mes yeux font un va-et-vient sur la route, puis sur son visage que je vois pour la première fois de ce côté-ci. Je commence déjà à m'habituer à son profil droit à cause des heures que nous avons passées dans cette voiture. Que ferions-nous si elle n'avait pas croisé notre chemin ?

La passagère sursaute, ce qui m'effraie. Je fais un écart sur la route et stabilise le véhicule. Je l'observe avec inquiétude.

— Pardon..., dis-je.

— T'excuse pas, c'est bon, je t'ai fait peur. C'est à moi de le faire. Désolée, dit-elle aussitôt.

La voie rapide est encombrée, mais jusque-là, tout se passe bien. Je roule lentement, sans prendre de risques. Les deux mains, sur le volant je me concentre sur ce qui m'entoure.

— M'appelle plus Madame, j'ai l'impression d'avoir cinquante ans, me demande-t-elle, la voix enrouée.

— Je n'ai rien dit, dis-je doucement pour ne pas réveiller Cynthia.

L'étrangère se retourne pour regarder ma cousine, elle souffle et se réinstalle plus près de moi pour parler à voix basse.

— Tu crois que j'ai quel âge ? me demande-t-elle.

— Trente ou... trente-cinq ans ? tenté-je maladroitement en la zyeutant.

Je n'aime pas quand elle se tient aussi près de moi.

— J'ai parfois l'impression que les années à vivre dehors multiplient mon âge par trois, dit-elle d'un ton nostalgique.

À sa réponse, je comprends que j'ai fait erreur et qu'elle est plus jeune que ce que j'ai proposé.

— Pourquoi crois-tu que la Task compte des gens d'honneur ?

Les yeux rivés sur la route, je prends la parole :

— Je pense qu'il faut avoir beaucoup de courage et de dévouement pour s'engager dans une unité pareille. Les missions de la Task ne sont pas celles des autres soldats, n'est-ce pas ?

L'atmosphère est étrangement douce et propice à un dialogue calme. À cet instant, j'ai de nouveau l'impression d'avoir raison sur son compte. La distance habituelle ainsi que nos discours parfois provocants sont aux oubliettes, mais pour combien de temps ?

— Et donc, tu penses que je n'en suis plus digne parce que je ne suis plus qu'une... individualiste, égoïste, et que j'ai renié mon serment. Tu sais quoi, Princesse, quand tu comprendras que le gouvernement n'est pas tout

rose ou que les anarchistes ne sont pas tous mauvais, on en reparlera. La vie n'est pas toute noire ou toute blanche, il y a des tonnes et des tonnes de nuances de gris, dit-elle en me fixant.

Je me fige sous son regard. Je sens un nœud naître dans mon estomac et ma gorge s'assèche. Je devrais m'écarter, m'éloigner d'elle, mais je ne le peux pas. Heureusement, elle finit par tourner la tête. J'évite une camionnette blanche sur ma gauche puis je lui réponds avec honnêteté.

— Je ne sais plus quoi penser. Alors, tu as quel âge ?

— J'ai 27 ans, laisse-t-elle entendre songeuse.

— Même si je n'en sais pas beaucoup sur vous, toi, ça me fait plaisir qu'on ait eu une vraie conversation.

C'est étrange comme on se lie vite à ce qui peut nous entourer. Les relations humaines sont quelque chose de fascinant je trouve. Avec les derniers événements, j'en arrive à penser que Madame Walker ne nous veut pas de mal. Je ne pourrais dire si je lui fais confiance, mais elle nous aide vraiment. Comment lui reprocher d'attendre quelque chose pour ses services ?

— Sois reconnaissante d'en savoir peu sur moi. Tu n'auras pas à être triste si j'en viens à mourir, ou pire. Si tu t'attaches aux gens, tu te mets en danger. Fais comme tu veux, mais je vais te donner quelques conseils. Ne t'attache jamais à personne, ne fais jamais vraiment confiance, sois égoïste et ne pense qu'à toi. Réfléchis à ta propre survie. C'est ta vie le plus important, ne compte que sur toi même, déclare-t-elle sombrement.

— Merci pour ces conseils.

Je ne sais pas à quoi elle pense, mais j'imagine facilement que pour tenir un tel discours ce ne doit pas être bien gai. Personnellement, je suis plutôt d'avis que l'union fait la force.

— Tu n'y crois pas, mais tu comprendras, ajoute-t-elle.

Je ne réponds rien. Parle-t-elle de ma relation avec Cynthia ? Elle change de sujet.

— Maintenant que tu sais que je suis un ancien soldat, dis-moi quelque chose sur toi que personne n’a jamais entendu. Pas même ta cousine, dit-elle doucement au creux de mon oreille.

Le volant manque de m’échapper. Je fais un écart sur la route. *Qu’est-ce qui ne va pas chez moi ? Chez elle !* Je la regarde furtivement, sa main s’est posée sur les commandes. J’ouvre la fenêtre pour permettre à l’air d’entrer un peu dans l’habitacle.

— Qu’est-ce qu’il y a, Blondie ? Je t’ai perturbée ?

Elle sourit et fixe la route tout comme moi.

— Tous ceux qui ont un enseignement militaire peuvent savoir que t’as fait carrière dans l’armée. Qu’est-ce que tu aimerais que je te dise ?

— Oh ! Tu veux quelque chose qui a autant de valeur ? OK, Blondie, Ivy, c’est ça mon prénom. Personne ne le connaît à part mes parents. À ton tour, dit-elle avec un grand sourire.

Je suis étonnée qu’elle me fasse cette confiance. Est-ce que ça en est vraiment une ? En même temps, j’espérais plutôt que cela justifie le fait que je me taise, mais je ne fais définitivement pas le poids face à elle. Ivy... Elle a l’air plus disposée à parler. Je devrais peut-être en profiter pour tâter le terrain et savoir si lui dévoiler mon identité changera le cours de ses plans. Après tout, elle a déjà deviné que l’on vient d’une Zone, que notre famille est importante et que jamais nous n’avons mis les pieds dehors.

Mon estomac est toujours tendu, ou tordu, je n’en sais rien. Est-ce que je le lui dis en toute confiance ou est-ce que je prends le risque que Cynthia m’entende ? Si c’est le cas, elle ne m’écouterait plus lorsque je lui demanderais de ne pas divulguer d’informations à notre sujet. J’inspire profondément et penche la tête près de son oreille à mon tour. Elle ne bouge absolument pas et semble curieuse de ce que je vais lui dire. Je vois déjà un sourire naître sur son visage.

— J’étais en vacance à Saint Louis avant de me retrouver ici.

Je reprends ma position avec appréhension. Elle a l’air de réfléchir avant de parler, puis elle soupire avec amusement.

— Hum... Je n'ai jamais connu ça, ou alors je ne m'en souviens pas.

Cette fois, elle s'éloigne et s'installe confortablement dans son siège. Elle cogite d'autant plus et se tourne vers moi.

— Bordel, mais t'es qui en fait ?

— Kate, Kate..., repris-je en ayant peur d'avoir fait une énorme bêtise.

CHAPITRE 8

Ivy Walker

Mon cerveau fonctionne à plein régime. Ce n'est pas simplement des adolescentes normales. Je commence à flipper, et à imaginer de nombreux cas de figure où les choses tournent mal. Je porte mon attention rapidement vers la banquette arrière et je remarque que sa cousine, si elle est bien ce qu'elle prétend, dort toujours. Et si Blondie m'avait menti depuis le début ? Quel aurait été son but ? En tout cas, ce n'est pas vraiment l'histoire des amantes maudites, étant donné sa réaction quand je l'ai suggérée. Je fixe Kate longuement.

— Écoute, la vie ici c'est dangereux. S'il y a quelque chose que je dois savoir, dis-le-moi directement. Il faut que je sois préparée à toute éventualité. Et toi, Kate, tu me caches des choses, dis-je avec sincérité.

Son attitude change. Elle semble beaucoup moins sereine, ce qui étrangement m'angoisse encore plus. Ce qu'elle a à m'annoncer doit être vraiment énorme.

— D'abord, promets-moi que tu t'engages à nous amener à Chicago, et que ce que j'ai à dire ne fera pas de différence.

Je regarde la route devant nous, puis je reporte mon attention sur son profil. Ce n'est pas comme si je ne m'étais jamais engagée dans des missions périlleuses, mais généralement, je les prépare. Je me connais. Je sais ce que je peux faire ou pas, et ses deux filles ce sont des données inconnues. C'est pire que d'aller au combat avec des enfants qui ne cessent de poser des questions.

— Je ne fais jamais de promesse en ne connaissant pas les termes du contrat, Blondie. De plus, je t'ai déjà dit que je vous conduirai à Chicago. Ce qui pourrait changer, c'est la manière par contre. Je n'ai pas envie de risquer ma vie si vous êtes recherchées. Je ne peux pas faire d'erreur. Je tiens à ma vie, tout comme toi tu tiens à la tienne et à celle de Cynthia. Si tu veux que j'accomplisse ma mission au mieux, j'ai besoin de tout savoir, débité-je

rapidement.

— D'accord...

Ses mains se resserrent sur le volant.

— Reding. Kate Reding. Je suis la fille du... Président.

Je n'ai aucune espèce de réaction. Je m'attendais à tout, mais certainement pas à ça. J'ai la putain de fille du Président de ma voiture. Elle reprend, alarmée sous mon silence :

— Tu ne me crois pas ? Ou alors, tu... Pitié, ne nous laissez pas ici.

— Chut ! Tais-toi ! Je dois réfléchir, dis-je en lui mettant la main sur la bouche.

Kate grimace et rougit en même temps. Elle est tendue et se concentre sur la route. Quant à moi, je pense à n'en plus finir. La fille du président. Putain ! C'est plus qu'un toutou du gouvernement. C'est sa foutue descendance. Ma main glisse et s'enlève de sa bouche. Je regarde Kate plus attentivement. Est-ce que les gens savent qui elle est ? Savent-ils à quoi elle ressemble ?

— Arrête la voiture ! exigé-je.

Tremblante, elle ralentit progressivement et s'exécute doucement comme pour retarder l'échéance. Elle détache sa ceinture. Je sors rapidement de l'habitacle pour contourner le véhicule. J'ouvre la portière côté conductrice. J'agrippe le bras de Kate sans ménagement et l'attire contre moi. Je la bloque contre la voiture et la regarde dans les yeux.

— Tu allais me le dire à un moment donné ou tu allais me laisser te conduire dans des villes où tu ferais une cible de choix ! Tu as conscience de ce que je risque à être avec toi ?! intimé-je, énervée.

Elle grimace de douleur avant de parler :

— Je ne savais pas comment le dire ni si je devais le faire, se défend-elle, au bord de la crise de larmes.

Je frappe du poing rapidement sur la tôle de la voiture. En même temps, je la comprends... Mais bordel ! Je suis si stupide ! J'aurais dû m'en douter !

— Hé ! Lâche ma cousine ! intervient Cynthia en tentant de me bousculer.

— Oh ! Oui, sinon quoi ?! Tu vas me blesser peut-être !?

Je finis tout de même par relâcher Kate avec colère. Mais ce n'est pas contre elle. C'est contre moi que je suis énervée. Je le savais... *Pourquoi ai-je enfreint mes règles ? Foutue once d'humanité de merde !* Je me tourne rapidement vers Cynthia. Elle recule d'un pas et Kate intervient à son tour :

— Tout le monde se calme ! Cynthia, viens par là, je crois que nous allons devoir poursuivre notre chemin ici.

Je marche de long en large. Je le savais que j'aurais dû les laisser, mais non ! Je les vois s'éloigner lentement. Je serre la mâchoire durement.

— Merde, murmuré-je.

Soudain, du coin de l'œil, j'aperçois quelque chose sortir rapidement d'un bosquet ! Sans réfléchir, je saisis mon arme de poing et tire dans la tête de l'infecté.

— En voiture !

Alarmées, elles se mettent à courir vers le véhicule. Le bruit de la détonation s'est répercuté partout aux alentours. Bientôt, d'autres formes se relèvent de terre. Je sors rapidement ma deuxième arme. Je continue de faire mouche à chaque tir. Je vois Cynthia s'asseoir à l'arrière alors que Kate prend la place que j'avais tout à l'heure.

— Kate, conduis ! ordonné-je.

Elle s'installe au volant en panique. Ses yeux regardent partout sauf la route. Elle finit par mettre le contact sous les hurlements de sa cousine. Elle démarre. Je crois bien qu'elle va me laisser là, lorsqu'elle ralentit à ma hauteur. Sans prendre le temps d'y réfléchir à deux fois, je monte à l'arrière. Je passe rapidement entre les sièges. Je recharge mon arme. Kate semble

totalément terrorisée.

D'un coup, un infecté surgit à côté de sa fenêtre. Elle est là, immobile, en train de le regarder. Kate est figée. Je réagis aussitôt, me penchant vers elle. Avec efficacité, je lui attrape le menton. Je lui protège le visage dans mon cou tandis que je glisse mon arme dans l'interstice dans l'ouverture pour tirer à bout portant. La boîte crânienne de la bestiole explose et il s'effondre. Des bouts de son cerveau viennent s'écraser sur la vitre et j'en reçois un peu sur le front. J'en profite pour fermer la fenêtre.

Je sens son souffle chaud et vigoureux dans mon cou. Elle m'enserme d'un bras et m'agrippe fortement. Lorsqu'elle n'entend plus les sons significatifs des infectées, elle retire sa tête.

— T'attends quoi pour démarrer ? s'alarme Cynthia

Ses mains tremblent de plus belle. Cette fois, elle les repose sur le volant avec détermination. Je prends ma place rapidement. Elle enfonce la pédale et nous dégage un peu maladroitement.

— Attention, Kate ! Pas par là, s'inquiète sa cousine.

La voiture ne décélère pas. Par mesure de sécurité je saisis le volant d'une main.

— Tu te débrouilles bien Kate, dis-je, rassurante.

Je tourne la tête vers Cynthia et l'observe rapidement.

— Est-ce que ça va ?

Elle se détend un peu et prend le temps de regarder les alentours.

— Je vais bien, dit-elle.

Je reporte mon attention vers Kate et la voie de circulation. *Wouah, c'était moins une... m'arrêter en plein milieu de l'autoroute, c'était vraiment une idée stupide !* Devant nous, il semble y avoir moins de voitures, alors je me permets de relâcher le volant. Putain, avec tout ça, je n'ai pas réfléchi à ce que Kate vient de m'apprendre. C'est la fille du Président. Ce n'est pas vraiment étonnant qu'elle croie dur comme fer au gouvernement.

Minutieusement et pour m'occuper, je fais le contrôle de mes armes. Je les recharge, je vérifie mes munitions. J'essaie de ne pas penser à la dangerosité de voyager avec la fille Reding. Je me penche soudain vers Kate quand quelque chose me chiffonne. Mes mains se saisissent de ses bras et je cherche le transpondeur.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiète-t-elle.

— Où est-il ?! dis-je rapidement.

Mes doigts passent sur ses bras sans ménagement et se posent sur les poches de son pantalon.

— Hé ! lance-t-elle, gênée.

Elle s'alarme lorsqu'elle comprend ce que je cherche.

— J'ai perdu l'émetteur ! Il faut y retourner !

— Hors de question ! On ne retourne pas là-bas. Il doit y avoir plus d'une centaine d'infectés.

Je retire mes mains avec contrariété. Je me mets sur les genoux et regarde sa cousine.

— Tu n'en as pas un toi ?

— Il s'est cassé dans l'accident...

Je me repositionne en râlant ! Super ! *Le moindre espoir de pouvoir me débarrasser d'elles rapidement meurt aussi vite qu'il est apparu !*

— Je suis maudite !

— Le mien ne fonctionnait peut-être plus non plus. Seule la lumière s'activait. Merci de nous avoir encore aidés tout à l'heure, me dit Kate.

Je chasse son remerciement d'un haussement d'épaules. Je n'allais quand même pas les regarder mourir devant moi.

— Oh putain, mais vous avez survécu à l'attaque. Comment ? L'accident, quel accident ? m'interrogé-je en repensant à ses paroles.

- L'extraction..., dit Kate
- Son père, c'est le Président, tu as déjà oublié ?
- Cynthia !

Je me retourne dans mon siège pour les regarder en même temps.

- Vous vous êtes bien foutues de moi en fait !

Rapidement, je fixe Kate.

- Et c'est vraiment ta cousine ou tu me mens sur ça aussi ?!

J'ignore pourquoi je me sens si énervée. Enfin si, c'est parce que ce sont deux foutues adolescentes stupides et naïves et qu'elles ont réussi à me bernier ! Et mon ego, il n'aime pas qu'on se moque de moi !

— Cynthia est ma cousine. J'étais en vacance chez elle, c'était mon cadeau d'anniversaire pour fêter ma majorité. Tout allait bien jusqu'à l'explosion. Son père gouvernait la Zone de Saint Louis.

Elle regarde la brunette tristement.

— Notre hélicoptère a eu un dysfonctionnement. Il y a eu un crash et nous seules avons survécu. Voilà la vérité.

Vacances... Fêtes d'anniversaire... Cadeau... Ce sont des mots dont j'ai presque oublié le sens depuis longtemps. Pendant que dans certaines Zones des personnes meurent de faim, notre Président paye des foutues vacances à sa fille chérie !

Attend quoi, elle me parle d'un hélicoptère ! Putain, elle aurait pu le dire plus tôt. Il devait y avoir plein de matériel à récupérer. Les armes et autres équipements militaires auraient pu m'être utiles.

— Écoutez-moi très attentivement ! Personne ne doit découvrir qui vous êtes, personne ! C'est dangereux d'être riche à l'extérieur. Les gens sont capables de beaucoup de choses, dis-je en réfléchissant.

- Ça me va.

— Moi aussi, plussoie Cynthia.

— Alors nous allons toujours ensemble à Chicago ? demande Kate.

Je secoue la tête, désabusée. Je suis vraiment trop stupide ! Je m'enfonce dans mon siège et regarde le paysage. Je reste silencieuse pendant plusieurs secondes.

— Je vous conduis jusqu'à ce que vous soyez en sécurité avec votre famille, que ce soit à Chicago ou avant...

— D'accord, dit Kate, sur la réserve.

J'essaie de ne pas penser au fait que Peoria n'est peut-être pas la ville la plus sûre en ce moment pour elles. De toute façon, on a vraiment besoin d'y passer. De là, je vends le Humvee, et je trouve un bateau. C'est sans doute le moyen le moins risqué pour aller jusqu'à Chicago. Bien évidemment, la rivière est contrôlée par les autorités locales. Bordel...

Il va falloir que je réfléchisse à un plan sérieusement. Ce n'est pas seulement des filles de riche que je dois conduire d'un point A à un point B, mais des putains de gros tas de billets sur pattes. Si jamais des anarchistes découvrent leurs identités, ça va très mal tourner.

Du coin de l'œil, je vois Kate qui bâille à s'en décrocher la mâchoire. Je jette un coup d'œil à l'arrière et remarque que Cynthia semble dans ses pensées. Je me penche vers la conductrice.

— Et, Blondie, je vais reprendre le volant, dis-je gentiment.

— Ce n'est pas de refus, concède-t-elle en s'arrêtant.

Nous échangeons de place rapidement. Je recule néanmoins le siège parce qu'apparemment Kate aime être près du pare-brise. J'ai à peine le temps de redémarrer qu'elle semble immédiatement s'endormir. Elle n'avait sans doute pas assez confiance en moi pour le faire avant. Je jette un coup d'œil à Cynthia à travers le rétroviseur.

— Je suis désolée pour tes parents, Cynthia, dis-je doucement.

— Merci, arrive-t-elle seulement à dire.

Je gesticule, mal à l'aise. Je déteste faire ce genre de chose. Donner ses condoléances, tout ça, c'est juste... Il y a tellement de morts autour ces temps-ci que peut-être, la vie humaine a perdu de la valeur ou c'est l'inverse peut-être. C'est pour ça que je me suis retournée vers elles, parce que ma famille l'aurait fait. Ou alors c'est un savant mélange des deux choses.

Mes parents n'ont pas compris mon choix de carrière, eux qui sont les instigateurs d'une des plus grandes cités pacifistes de la côte Ouest. Je me secoue la tête rapidement, ce n'est pas le moment de penser à mes parents.

— On va devoir lui dire qu'on doit lui couper les cheveux, dis-je en regardant Cynthia avec un demi-sourire.

— Je ne suis pas sûre de vouloir m'y risquer, dit-elle avec autant de réticence.

Je souffle avec lassitude. Évidemment, ça aurait été bien trop facile qu'elle accepte.

— Dans ce cas-là, faut peut-être en profiter tant qu'elle dort ? tenté-je.

— Elle tient vraiment à ses cheveux. Elle pourrait penser à nous tuer pour ça et comme elle n'y arriverait pas sur toi, c'est sur moi qu'elle va se venger.

Je rigole sous sa phrase. Cette gamine est rafraîchissante, pour une gosse de riche, j'entends.

— Je ne doute pas qu'elle tienne à ses cheveux, mais elle n'y tient quand même pas plus qu'à la vie, si ? Je veux dire... Regarde-la, c'est l'archétype même de l'adolescente parfaite BCBG...

— Bien sûr que non. Elles ressemblent à quoi les femmes aujourd'hui de ce côté du monde ? À toi ? Parce que là, je comprendrais.

Je me tourne vers elle rapidement en haussant un sourcil.

— T'es sérieuse ? Il a quoi mon look, madame la fausse rebelle ? dis-je sceptiquement.

— Ben... Ne le prends pas mal, mais tu es habillée comme un homme,

un soldat. Ça n'a rien d'élégant, même si c'est le chaos ce n'est pas une raison pour se négliger.

J'ouvre grand la bouche de stupeur. Non, mais je rêve là.

— J'hallucine... D'un, c'est ce que je suis. Je suis un soldat, de deux, tu imagines quoi, que j'ai le temps d'aller chez le coiffeur, ou l'esthéticienne ? Tu penses même que j'ai assez d'argent pour faire ça ? Tu crois quoi, Princesse ? Que toutes les personnes sont aussi bien loties que toi ? Les gens normaux doivent travailler dur et ils ont à peine de quoi survivre. Pourquoi les anarchistes ont attaqué votre ville à ton avis ? demandé-je perplexe.

— C'est stupide de faire ça. S'ils veulent être en sécurité, ils sont assez nombreux pour trouver un endroit, non ? Là, ils créent des failles, ils font des pertes humaines et matérielles importantes. En plus, chaque Zone investie risque de devenir un nouveau nid épidémique. Vivre dans une concentration, c'est pas agréable. De toute manière, prendre soin de soi ça commence par la pensée, explique Cynthia.

Kate se redresse péniblement, mais je ne détourne pas mon attention de Cynthia.

— Stupide ? Oh, tu crois que ces pauvres gens ont les compétences suffisantes pour reprendre des villes ou des contaminés sévissent ? Ces endroits sont si dangereux que le moindre bruit réveille des milliers de ces choses. Tu sais ce que ça fait de vivre dans un environnement où tu n'es jamais en sécurité ? De ne dormir que d'une oreille parce que tu peux ouvrir les yeux, entourée de putains de monstres qui cherchent à t'inoculer leur parasite ? Tu penses que tu es malheureuse parce que tu vis dans une Zone de sécurité renforcée, mais sois-en contente. À l'extérieur, tu n'aurais pas survécu une seule journée. Tu te rends compte que vous, les riches, vous avez plus d'espace qu'il n'en faut pour accueillir tous ceux qui demandent asile ? Mais vous ne le faites pas parce que vous aimez votre petit confort ! Pendant que des familles s'entassent dans des pièces crasseuses, vous vivez dans des maisons gigantesques ! Ou vous faites des putains de fêtes pour vos anniversaires et vous prenez des vacances, dis-je avec colère.

Kate reste bouche bée quelques secondes, puis elle regarde à l'arrière.

— Je suis d'accord, tout n'est pas parfait dans ce monde, mais est-ce que ça l'a déjà été ? Avant d'en arriver là, je suis sûre que ce n'était pas loin de fonctionner de la même manière. Tu crois que c'est de ma faute ou de celle de Kate ? Tu ne sais pas ce que l'on en pense. Ni que Kate organise des repas populaires pour les travailleurs à Chicago et que c'est un moyen de faire sortir de la nourriture vers l'extérieur.

Je me rassois confortablement à ma place. Je n'aime pas perdre le contrôle de mes émotions comme cela. Je fais non de la tête.

— C'est vrai, je connais rien de vous deux. Je suis juste une ancienne soldate de la Task et...

Je tourne rapidement mon regard vers Kate.

— ... je sais ce que mon Commandement m'a demandé de faire. Les ordres que je recevais directement du dirigeant du pays, ce n'était pas forcément d'aider le peuple.

CHAPITRE 9

Kate Reding

Le regard d'Ivy Walker est d'une émotion indéfinissable. Je ne sais pas si je perçois davantage de colère ou de peine dans ses pupilles. Peut-être est-ce toute autre chose qu'elle essaie de me faire comprendre. Je m'interroge sur ce que cela me pousse à ressentir, sur ses émotions aussi. Je sens en moi une foule de questionnements me brasser dans tous les sens. Est-elle en train de me dire que mon père aurait donné des ordres allant contre la sécurité du peuple ? Qu'a-t-il pu demander à son équipe d'intervention ? Est-ce que ce qu'elle avance est seulement vrai ?

Je suis troublée. Je sais que je ne la connais que peu, et pourtant, avec les derniers événements, j'ai le sentiment qu'elle est avec nous, et plus simplement là pour nous transporter. Au-delà de notre périple, je sens bien nos relations se développer. D'abord, je constate que le dialogue naît entre Cynthia et Ivy. Je somnole depuis quelque temps à l'arrière, mais j'ai bien perçu leur flot de paroles dans mes rêves. C'était comme un bruit de fond rassurant. Pour la première fois, et comme elle a pu le faire avec moi plus tôt, je sens que l'étrangère tient une véritable conversation. Elle n'est plus à la recherche d'informations ni en train de donner des directives. D'ailleurs, le souvenir de sa proximité réveille en moi des sensations que je ne peux ignorer. Que ce soit lorsqu'elle s'est rapprochée de moi dans l'habitacle de la voiture ou quand elle m'a brusquée à l'extérieur par colère. Pire encore, son murmure à mon oreille a manqué de trahir mes pensées. Celles que je garde secrètement au fond de mon être. Je chasse ce souvenir pour retrouver une position assise. La conductrice s'est retournée pour se concentrer sur la route à nouveau. Ma cousine m'observe à son tour et me demande :

— Comment ça va ?

Il me suffit d'une petite grimace et d'un air rassurant pour qu'elle comprenne. Mes épaules sont endolories et ma jambe gauche me fait mal. Dois-je le lui dire ? Est-ce vraiment nécessaire ? Je ne le crois pas, Cynthia ne

serait que plus inquiète et aucune de nous n'a besoin de ça pour l'instant.

- On devrait manger, déclare-t-elle.
- Oui... Vous avez trouvé quelque chose de bon ?

Ivy s'engage déjà sur le côté de la route et s'arrête sans attendre de réponse. Est-ce que l'aspect gustatif de la nourriture a vraiment une importance pour elle ? Mon ventre se tord à l'idée de n'importe quel repas. Je réalise la chance que j'ai eue jusqu'à aujourd'hui de ne manquer de rien. Cynthia sort de la voiture avec une pointe d'assurance qu'elle n'avait pas encore et nous apporte les victuailles. Ivy branche un appareil dans l'allumecigare et s'affaire déjà à chauffer la première boîte de conserve qu'elle a ouverte.

— Je suis sûre que vous avez une préférence, les princesses, mais ici on partage.

Cynthia lorgne une des boîtes qu'elle tient sur ses jambes. Je crois que par-dessus tout elle aime la bonne nourriture. Ma cousine est une gourmande, et ce depuis toujours. Lorsque nous étions encore de jeunes adolescentes, elle me décrivait avec précision tous les nouveaux desserts que lui préparait la cuisinière de la famille. Elle adore la tarte à la citrouille, pas n'importe laquelle bien évidemment. La version presque gastronomique à laquelle elle avait droit tous les dimanches, avec de véritables noix de pécan et une présentation florale et gustative. C'est elle qui m'a convaincue de goûter les pétales de violettes. Je dois avouer que je n'y trouve rien de particulier. Durant mon séjour, elle a fait préparer des desserts savoureux. J'ai presque honte aujourd'hui de penser que nous avons abusé de snow-cônes, de cheese-cake au citron, de cup-cakes à la framboise ou encore de crumble aux pommes...

Nous attendons toutes en silence avec le petit crépitement de la sauce qui entoure le chili con carne qui est en train de chauffer sous le pare-brise.

- Allez, Princesse, à toi l'honneur, me dit Ivy en me tendant la boîte poussiéreuse.
- Est-ce qu'il y a des fourchettes ? Ou une cuillère peut-être ?

Elle soutient mon regard avec un sourire moqueur.

— Sers-toi de tes doigts, tu verras, c'est tout aussi bon.

Cynthia s'est retournée. J'ai l'impression qu'elle m'interroge pour savoir si je vais vraiment le faire. Ai-je le choix ? Avec appréhension quant à la chaleur et minutie pour ne pas trop me salir, je plonge le bout de mes phalanges dans le récipient. Des larmes me montent. Non pas par dégoût ou parce que je ne veux pas manger ce qui m'est offert, seulement parce que je me rapproche un peu plus du quotidien de tant de personnes auxquelles j'ai si peu pensé jusqu'à présent.

— Alors, c'est bon ? demande Ivy.

Je hoche simplement la tête avant de passer le plat à ma cousine qui le transmet aussitôt à notre conductrice.

— Oh, tiens sers-toi d'abord, tu dois en avoir plus besoin que moi.

Indignée par son comportement, je déglutis pour me taire alors qu'Ivy plonge déjà trois doigts dans la boîte sans faire attention. Elle soutient le regard de ma cousine avec un sourire en coin. J'ai envie de rire, mais je me retiens devant la mine dégoûtée de Cynthia.

— Tiens, dit-elle en lui passant le contenant moins rempli.

Voilà une première leçon que je n'oublierai pas : si tu refuses ce que l'on t'offre, quelqu'un d'autre se fera un plaisir de s'en saisir et tu ne connais pas sa manière de manger !

Après le chili con carne, nous partageons une boîte de porridge. Je dois avouer que cette fois c'est vraiment loin d'être appétissant, aussi bien visuellement que gustativement. Parmi les conserves récoltées, il y a de la farine de maïs, de la sauce de canneberges gélatifiée et des macaronis au fromage que nous ne pouvons pas cuisiner. Cela limite grandement les festivités. Mon estomac n'est pas rassasié, mais ce que j'ai mangé m'a fait du bien, surtout la crème de poulet. Nous ne tardons pas à reprendre la route après nous être essuyé les doigts sur un torchon déjà sale. Ivy est à nouveau sur le siège passager tandis que je suis au volant et que Cynthia s'est allongée confortablement à l'arrière. Ses yeux se posent sur le plafond,

elle est songeuse, comme nous toutes.

— Ce que je ne donnerais pas pour me laver, murmure-t-elle.

— Bientôt, on en prendra une et tu prieras pour avoir ton intimité, répond Ivy sans émotion.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

J'interviens aussitôt à ses paroles que je ne trouve pas rassurantes du tout.

— Douche collective, explique Ivy, les yeux sur le paysage et les pieds sur le tableau de bord.

— Ce sera toujours mieux que rester comme on est, soutient Cynthia. J'ai l'impression de sentir le kérosène.

Elle quitte sa position pour se mettre sur le côté. Je tente de changer de sujet.

— Est-ce qu'on est encore loin de Peoria ?

— Non, vingt minutes à peine. Là-bas, il y a des gens peu recommandables, alors n'agissez pas comme des princesses, explique Ivy sombrement.

L'ambiance n'a jamais vraiment été bonne depuis le début du voyage, mais à cet instant elle est particulièrement maussade. Le temps aussi d'ailleurs. Le ciel se couvre d'un voile nuageux. J'observe régulièrement la jauge d'essence pour éviter la panne sèche. Comment Ivy peut-elle survivre ici, au milieu de nulle part, seule, loin de toute Zone ? À mesure que les kilomètres qui nous séparent de la ville s'envolent, je sens peser sur mes épaules le poids de nouvelles inquiétudes. Cinq minutes après notre dernière conversation, je vois différents panneaux tâchés de rouge, comme un avertissement. La conductrice s'assoit, contrôle ses armes et attend patiemment que nous arrivions.

Le chemin est de plus en plus clair, et bientôt, notre voiture est arrêtée. Là, devant nous, se tient une équipe d'hommes bien équipés. Ivy les salue et

m'indique la route à prendre. Derrière eux, on aperçoit un énorme pont, bien dégagé jusqu'à l'entrée de la ville. Des portes de fortunes, mais certainement très résistantes, nous sont ouvertes. Je m'y engage avec prudence. Quelques mètres auparavant, nous avons dépassé de nombreux pièges mêlés de carcasses de voitures, de douves remplies d'eau dans lesquels des cadavres flottaient encore et pire... Des pieux sur lesquels d'autres hommes retiraient les corps.

Lorsque nous nous arrêtons, des individus cachés sous d'épaisses combinaisons nous demandent de les suivre. Ivy nous fait comprendre que tout va bien.

— C'est l'heure de profiter de la douche ? questionne Cynthia.

— Ouais, offerte gracieusement par Artyom Vsevolod, dit-elle avec une grimace.

Pendant que nous rejoignons un bâtiment, j'entends déjà des appareils à haute pression s'activer sur la voiture.

— Mettez vos affaires dans ces bacs et dirigez-vous vers la flèche lorsque c'est fait.

— Ils ne vont pas nous les voler ? questionne Cynthia.

— Non. Je suis connue ici, dit Ivy.

La personne en combinaison quitte la vétuste pièce. Seul un miroir se trouve dans le fond, tout près du symbole qu'il vient d'indiquer. J'imagine facilement que c'est une paroi teintée et cela me dérange grandement.

— C'est dégueulasse, murmuré-je. Je ne vais pas me déshabiller sous le regard de cet inconnu.

— Tu es une sainte nitouche en plus..., dit Ivy en quittant ses vêtements sans aucune pudeur.

Cherchant de l'aide chez Cynthia, je me rends compte qu'elle est déjà en petite tenue. Suis-je donc la seule à me tenir sur la réserve ? Sainte nitouche ! Je suis outrée, mais je n'ai pas le temps d'y penser plus

longuement, car mes yeux sont interceptés par les cicatrices qui se dessinent ici et là sur la femme face à moi. Toutes deux finissent par approcher vers la flèche alors que je suis encore habillée. Résignée et loin de vouloir rester seule, je me force à suivre le mouvement. J'avance en cachant mon corps et je vois dans le reflet du miroir les bleus qui se sont formés sur ma peau.

Lorsque je rattrape Cynthia, celle-ci m'interpelle :

- Kate... On est entre femmes, c'est comme les salles de sport.
- Ça n'a rien à voir !
- Veuillez vous placer sur les croix, entend-on venu d'un micro.

Ivy y est déjà. Nous nous approchons de part et d'autre d'elle. Les yeux de la conductrice s'arrêtent sur mes épaules tâchées d'ecchymoses dues à la ceinture de l'hélicoptère. Cynthia n'a pas été épargnée non plus, mais j'ai été suspendue plus longtemps qu'elle dans l'appareil renversé.

— Ne bougez pas pendant la décontamination et gardez les yeux clos, déclare-t-elle.

Nous l'écoutons attentivement, et je l'imité en fermant un œil, puis l'autre avant qu'un nuage de vapeur d'abord froide envahisse la pièce. Nous restons ainsi quelques minutes à grelotter avant que de l'eau se mette à couler fortement. J'entends Ivy bouger, je me frotte rapidement comme elle le fait pour se laver. Son épaule gauche aussi est tatouée. Je la quitte du regard. Vivement que cela se termine ! Une nouvelle pulvérisation, plus légère et quelque peu chlorée, envahit l'espace. L'air y est difficilement respirable. Une nouvelle flèche s'allume.

- Suivez les indications, dit Ivy.

Dans une autre pièce, éclairée et plus petite, nous retrouvons nos affaires. Mes habits sont chauds, brûlants même. Je ne tarde pas à les enfiler. Quand nous sommes enfin à l'air libre, je découvre le véhicule encore mouillé.

— Ah ! C'était vraiment agréable. Dis, ils ne connaissent pas le parfum ici ? lance Cynthia sans attendre de réponse.

Nous remontons en voiture. C'est la femme soldate qui reprend le volant. Je reste assise dans mon coin en silence, loin d'avoir apprécié ce moment.

— On va directement voir le Gouverneur, ne faites aucune remarque et ne le regardez pas dans les yeux.

Elle est redevenue telle que lorsque nous l'avons rencontrée le premier jour, froide, distante, organisée. À vrai dire, Ivy Walker n'a pas changé d'un iota. C'est peut-être bien qu'une illusion personnelle qui me laisse le penser. Une espèce d'affection qui naît en moi et qui m'empêche de voir la réalité telle qu'elle est.

La ville de Peoria est en ruine, mais des ruines retapées de matériaux de récupération et principalement de tôle. Des plaques imposantes renforcent certains murs, condamnent les fenêtres ou font office de porte. L'ensemble donne un aspect très terne à la ville. Pour délimiter le secteur, j'imagine, des camions sont installés le long de la route. Leur base a été recouverte de ciment. Ici et là, des barrages de voitures entravent les rues, les avenues, et déjà, de nombreux regards se portent sur l'étrange véhicule de l'armée que nous empruntons. Est-ce bien prudent ?

Nous nous garons sur un parking privé devant l'entrée d'un club aux lugubres lumières. Une ampoule sur quatre fonctionne et le tout clignote dans des teintes rousses qui se répercutent sur la tôle. Instinctivement, nous restons toutes deux très proches d'Ivy. Le videur nous laisse passer sans encombre, et nous arrivons déjà dans une grande salle décorée d'un immense bar. Le ton est donné par le nombre incroyable de verres ambrés qui le tapissent. Une musique du genre hard rock couvre le bruit des discussions. L'odeur du lieu est elle aussi assez singulière. Un mélange de cigare mêlé de chlore et de vapeurs d'alcool pèse dans la salle. Lorsque nous arrivons dans une pièce plus en retrait, Ivy s'annonce à de nouveaux personnages imposants quand, les dépassant, quelqu'un fait son apparition. Je n'ai pas besoin de me poser deux fois la question. L'individu face à moi est le Gouverneur. C'est inscrit en grosses lettres gothiques entre son nombril et le pantalon qui lui serre la taille. À m'y tromper, je crois presque que l'homme est un personnage en noir et blanc. Sa peau est blanche, très blanche et le contraste est encore plus marqué par les nombreux tatouages

qui lui barrent le torse. Il ne porte pas de tee-shirt, seulement un pantalon et des colliers en cuir noir. Mes yeux croisent bientôt les siens, ils sont presque ébène. Je les détourne pour découvrir son bouc et sa barbe parfaitement entretenue. Ses cheveux sont courts et gominés, ses bras dans le dos. Le regard de ma cousine est rivé sur la musculature de ce type. Je pose les yeux sur le sol.

— Mais ça ne serait pas l'incroyable Mirotvorec ! Et en plus, tu es accompagnée par deux jolies Shlyukhas, s'exprime-t-il avec un grand sourire dans une puissante voix.

Ivy rigole doucement et finit néanmoins par secouer la tête de droite à gauche. Elle renchérit rapidement :

— Elles ne sont pas pour toi, Gouverneur, mais j'ai les bouteilles que tu voulais, ainsi qu'un 4x4.

L'homme semble réfléchir quelques instants. Je vois ses sourcils durcir son visage. Cela m'inquiète, d'autant plus que je sens ses yeux revenir sur moi avec insistance.

— Quel dommage ! On ne peut pas toujours tout avoir, bon ! Laisse tes Shlyukhas se reposer, on doit parler affaires ! annonce-t-il d'un mouvement de la main.

Comment ça, laisser ? Ivy croise nos regards, et je sais qu'elle lit une grande inquiétude dans le mien. Je bouge à peine la tête de droite à gauche pour lui dire non, mais elle ne réagit pas et se retourne vers le Gouverneur.

— Mes Shlyukhas, j'aime les avoir près de moi, tu sais. Ne t'en fais pas, elles peuvent être silencieuses. Je les ai bien dressées, annonce-t-elle, amusée.

Je reste abasourdie par ce qu'elle vient de dire. Certes, le message subliminal m'est bien parvenu, et Cynthia doit même s'en amuser, mais je ne trouve pas ça vraiment drôle. Quel machisme par-dessus le marché ! Le Gouverneur rigole d'un rire tonitruant.

— Ah soit ! Que ne ferais-je pas pour toi, Mirotvorec ? Allons dans mon bureau, on pourra se mettre plus à l'aise.

Plus à l'aise que torse nu ? Quelle idiotie... L'homme imposant claque des doigts et ses deux gardes du corps s'éclipsent. Le Gouverneur se retourne alors et part vers une pièce encore plus au fond du bâtiment. Dès que nous sommes entrés, Ivy désigne un canapé et Cynthia s'y installe aussitôt en m'attirant par le bras. Tous les deux s'avancent un peu plus dans la salle et prennent place à l'écart devant un verre d'alcool. Le temps dure une éternité, et ils parlent affaires aussi bien que banalités ! Je n'y crois pas. Ivy fait comme si elle était seule et que nous n'étions plus là.

CHAPITRE 10

Ivy Walker

Nous sommes assis dans ce qui est la partie VIP du célèbre club du Gouverneur Artyom Vsevolod. Ce petit merdeux se prend pour le centre du monde, alors qu'il n'est qu'un rouage d'une plus grande industrie. C'est son oncle, le réputé Miloslav Vsevolod qui dirige toute la région sauvage par ici. Cet homme est le Tsar qui gère la Bratsva d'une main de fer. Le petit Artyom devant moi n'est qu'un Glavnny, une espèce de chef, mais s'il a atteint ce grade, ce n'est que parce que c'est un Vsevolod. Il est très loin du niveau des autres Glavnny que je connais. Son oncle le laisse diriger cette petite ville comme bon lui semble. Si bien entendu il lui reverse un pourcentage sur ces revenus.

Je n'aurais peut-être pas dû conduire les filles ici. S'il vient à l'esprit d'Artyom de tester mes Shlyukhas... Je devrais me montrer très convaincante, mais il sait que ce qui est à moi reste ma propriété, et j'ai suffisamment de crédit dans la Bratsva pour que ça compte.

— Artyom, comme je te l'ai dit, j'ai besoin d'un moyen de transport pour me rendre à Chicago.

Il me sourit plus largement. Hochant la tête, s'enfonçant dans le canapé, il lance un regard vers les filles. Je peux presque d'ici entendre les rouages de son cerveau tourner à plein régime.

— Es-tu sûre que tu ne peux pas me prêter l'une de tes Shlyukhas ? demande-t-il sans détourner le regard.

Quand Artyom a quelque chose en tête, il ne l'a pas ailleurs.

— J'en suis certaine, elles sont à moi, dis-je très clairement.

— Hum... C'est vraiment dommage, dit-il, visiblement déçu.

Il se lève tout en tournant son attention sur moi. Je me relève à mon tour avec un sourire en coin.

— Je vais te trouver un moyen de transport pour que tu atteignes Chicago rapidement, Mirotvorec. Repose-toi donc et profite d'elles pour moi. Tu veux bien ? dit-il avec charme.

Je lui tends la main qu'il saisit sans hésiter. Puis nous nous agrippons les avant-bras avec le sourire.

— Ah ça, tu n'as pas à t'en faire, Artyom, répondis-je du tac au tac.

— Prends la chambre 30, dit-il en me lâchant.

Je hoche la tête et me dirige vers les filles sans tarder. Une fois que je suis devant elles, je me force à sourire et à parler fort pour qu'Artyom m'entende.

— Allez, mes princesses, on va se reposer, venez, dis-je en tendant les deux mains devant elle.

Kate et Cynthia me regardent avec une once d'incompréhension, mais elles finissent par répondre à ma demande. Quand elles sont à ma portée, je passe chacune de mes paumes sur leur taille et les entraîne rapidement dehors.

Le club est silencieux en pleine journée, mais bientôt les esprits vont s'échauffer. La ville endormie ressemble à un endroit abandonné calme et serein, mais quand la nuit tombe, il en est tout autrement.

Je presse le pas, jusqu'au plus grand bâtiment situé à même pas cent mètres du club. Un hôtel de passe bon marché pour les fêtards noctambules. Je n'ai pas besoin de m'annoncer à l'accueil, Artyom a déjà tout prévu. Je dirige les filles rapidement vers l'étage supérieur alors que les hommes du Gouverneur nous jettent des regards envieux.

Une fois à l'abri des curieux, je lâche les demoiselles et ouvre la chambre trente. J'entre, suivie des princesses, et je ferme la porte avec la chaînette. La piaule trente est l'une des plus confortables. Elle dispose d'un grand lit, de deux tables de chevet et d'une armoire généreuse, d'un bureau en bois de récupération et d'une antique chaise. Ce n'était pas vraiment un hôtel avant l'épidémie, mais après quelques travaux, c'est plutôt confortable pour y dormir, et puis, j'ai déjà passé des nuits dans pire endroit.

— C'est quoi une Shlyukha ? demande Kate avec un ton grave.

Je me retourne en soufflant. Ah ! Je sens que je vais avoir mal à la tête. Je hausse des épaules d'un air désabusé.

— Une prostituée, dis-je naturellement.

Le visage de Kate se décompose. Elle retient ses paroles et lève les mains.

— Je n'aurais pas dû poser cette question, dit-elle seulement en allant s'asseoir sur le lit.

— Nouvelle règle pour toi : ne poser les questions que dont on est sûre de vouloir la réponse, dis-je, amusée.

J'enlève ma veste et la balance sur la chaise.

— On va rester longtemps ici ? rétorque-t-elle alors que Cynthia s'est allongée sur le lit.

Je m'avance vers le siège et le déplace pour pouvoir m'installer plus confortablement. Je m'y assois, puis je me tiens en équilibre sur les deux pieds arrière. Je bascule contre le mur et pose mes pieds sur le matelas après avoir rapidement enlevé mes chaussures.

— Jusqu'à ce qu'Artyom trouve un moyen de transport. Oh, et aussi qu'il est l'illusion qu'on s'est bien amusées, répondis-je.

— Alors t'es comme ça ? questionne Cynthia avec dégoût. Tu es attirée par les femmes ?

Kate observe notre échange avec attention. Je porte mon regard vers Cynthia et lui souris en coin.

— Pourquoi, ça t'intéresse ? demandé-je d'une façon sensuelle.

— Seigneur non ! peste-t-elle. C'est immonde ! Dire que je commençais à t'apprécier et que je n'en savais rien ! Pire ! On était dans les douches avec toi. N'en parlons plus et ne me fais pas d'avance d'accord ?

Je me mords les lèvres pour ne pas rire à voix haute. Cynthia me tourne le dos et entre tout habiller sous la couette.

— Tu viens, Kate ? ordonne-t-elle presque.

Je porte mon attention sur Blondie qui n'a pas bougé d'un pouce. Elle semble partagée et ne pas trop savoir quoi faire pendant quelques secondes. Kate me lance un regard rapidement, mais finit quand même par se reprendre et s'allonger à côté de sa cousine. Je secoue la tête, amusée.

Je ferme les yeux quand, d'un coup, de violents coups sur la porte me font sursauter. Je me relève d'un bond, je me tourne vers les filles.

— Enlevez vos hauts, allez sous les draps ! Jouez le jeu !

Je sais que mon ton sonne comme un ordre, mais c'est notre seule chance. Voyant qu'elles restent immobiles, je me penche vers Kate.

— Bouge-toi, Princesse !

Je défais rapidement ma chemise et reste en soutien-gorge devant elle. Toutes les deux me font des yeux ronds. Je retrouve chez Cynthia la peur profonde qu'elle a de mourir et chez Kate une appréhension pour la réaction de sa cousine.

— Ils ne vont pas entrer ? demande-t-elle tout bas.

— Faites ce que je dis !

Je me relève et je commence à défaire mon pantalon rapidement. Je tourne mon visage vers la porte.

— Deux secondes, j'arrive, dis-je assez fortement.

Cette fois, elles réagissent et se déshabillent partiellement. On aperçoit les épaules de Cynthia et son cou bien dégagé tandis que Kate a ôté son pull et son tee-shirt avant de se cacher sous la couette. Je leur fais signe de se rapprocher. Kate est vraiment mal à l'aise.

Je finis d'enlever mon pantalon et le lance à travers la pièce. Bon, heureusement que mes sous-vêtements ne sont pas trop moches. Je leur fais de gros yeux et leur ordonne silencieusement d'être plus intimes. Je me tourne et vais jusqu'à la porte. Je prends une profonde inspiration et je défais la petite chaîne en or. Lorsque je l'ouvre, devant moi se trouve un des

hommes d'Artyom. Il m'observe rapidement de la tête aux pieds, puis porte son regard vers le lit. Je le vois nettement rougir. Il a un uniforme de l'hôtel et un plateau avec quelques victuailles. Je me racle la gorge et le groom sursaute avant de reporter son attention sur moi.

— Le gouverneur a pensé que vous deviez avoir faim, dit-il.

Je souris en coin et attrape le repas d'un geste rapide.

— Il a raison, elles me mettent en appétit, dis-je.

Les yeux du jeune homme commencent presque à briller. Ses joues rougissent légèrement. Il hoche la tête sans rien dire. Son regard glisse une nouvelle fois sur le lit derrière moi.

— Autre chose peut-être ?

— Le Gouverneur vous fait savoir que ce soir le carré VIP du club vous sera ouvert. Il vous attendra pour passer la nuit en sa compagnie. Il m'a dit de vous dire qu'un livreur apportera des tenues pour vos... euh... pour elles, dit-il d'un signe de tête vers le lit.

— Merci, informe-le que nous serons honorées de passer la soirée avec lui.

L'hôtelier hoche la tête, déglutit, puis s'éclipse. Je ferme la porte et apporte le plateau aux filles en les regardant, amusée.

— Vous êtes plus habituées à ce genre de nourriture, non ? dis-je.

Les yeux de Cynthia scintillent déjà. Elle ne prend même pas le temps de se couvrir avant de venir à ma hauteur.

— Oh ça oui alors ! Ce que ça a l'air bon, annonce-t-elle, enjouée.

Kate se rhabille entièrement et n'ose poser son regard sur moi.

— Je vois que tu as beaucoup moins de scrupule de m'approcher maintenant que j'ai de la bonne nourriture. Tu devrais faire attention, dis-je sournoisement.

Je repars m'asseoir sur la chaise en me remettant dans la même position.

— Ce soir, vous allez devoir jouer aux Shlyukhas.

Elles me regardent toutes les deux avec interrogation.

— Je ne suis pas sûre de vouloir faire ça, annonce Kate avec réticence.

— Pourquoi, je ne suis pas assez bien pour toi, Blondie ?

Je dis ça en la fixant droit dans les yeux. Je souris en coin alors que j'ai l'impression qu'elle blanchit à vue d'œil. Elle me dévisage quelques instants à son tour. Cynthia a commencé à manger et Kate pourrait presque à rougir lorsqu'elle rompt l'échange.

— Eh, n'oublie pas qu'on partage, lance-t-elle à sa cousine.

Je souris, amusée. Je me relève néanmoins et remets quand même mon pantalon. Je marche jusqu'à l'armoire que j'ouvre d'un seul geste. Comme je m'y suis attendue, Artyom a fait livrer mes affaires dans la chambre. J'attrape mon sac pour prendre un pot de crème. Je vérifie rapidement la date de péremption. Bah, ça va, ce n'est pas encore trop vieux. Je me relève et interpelle Blondie.

— Tiens, j'ai ça pour vos bleus, dis-je, l'air de rien.

— Mer... ci, dit-elle en saisissant le pot comme s'il l'avait brûlée.

Je m'avance vers elle pour attraper un fruit sur le plateau. Eh bien ! Artyom voit les choses en grand cette fois-ci, nous avons carrément droit à des pommes ! Je me demande bien à qui il les a volées. Je croque dans le fruit vert, hum... ça fait trop longtemps que je n'avais pas mangé quelque chose de frais. Rapidement, je me rassois sur la chaise et pose mes jambes croisées sur le lit. J'observe les deux jeunes adultes qui sont installés en face de moi. Cynthia semble affamée, quant à Kate, elle se nourrit avec parcimonie.

— Vous savez danser ?

— Ça dépend ce que t'appelles danser ? lance Cynthia avec moquerie.

Je souris en coin et les regardant plus attentivement.

— Une chose est sûre je ne parle pas de ballet, répondis-je du tac au tac.

— On n'est pas des ringardes ! se défend la brunette.

— Savoir et vouloir sont deux choses différentes, intervient Kate.

Je me balance l'air désinvolte sur les deux pieds de chaise dans un mouvement d'avant en arrière.

— En même temps, ce n'est pas vraiment comme si vous aviez le choix.

Je jette mon trognon de pomme dans la poubelle juste à côté de la porte de la chambre dans un tir parfait. Je prends une profonde inspiration et reporte mon attention sur Kate.

— Mais tu as raison, soit tu dances avec ta cousine intimement, soit tu restes avec moi et tu devras l'être avec moi. Tu préfères quoi, Blondie ?

— Il n'y a vraiment plus une once de scrupule dans ce monde ? On ne vous paye pas pour ça. Je ne vais pas faire ça avec Cynthia pour que tous se rincent l'œil et je vais encore moins être intime avec quelqu'un d'étranger.

— Écoute, Blondie, on est en plein cœur de la mafia russe ! J'essaie de sauver nos fesses ! Tu as cru que ça m'amuse de faire tout ça ? Eh bien, non ! Le monde n'est pas tel que tu l'imagines. Réveille-toi, c'est fini les avantages de Princesse ! Ici, tu es dans la vie réelle ! Les gens sont égoïstes, cupides et pernicieux surtout dans cette ville !

Je me lève de la chaise et me place au milieu de la chambre en regardant Kate dans les yeux. Je suis fatiguée et l'alcool qu'Artyom m'a donné ne m'aide pas à rester calme.